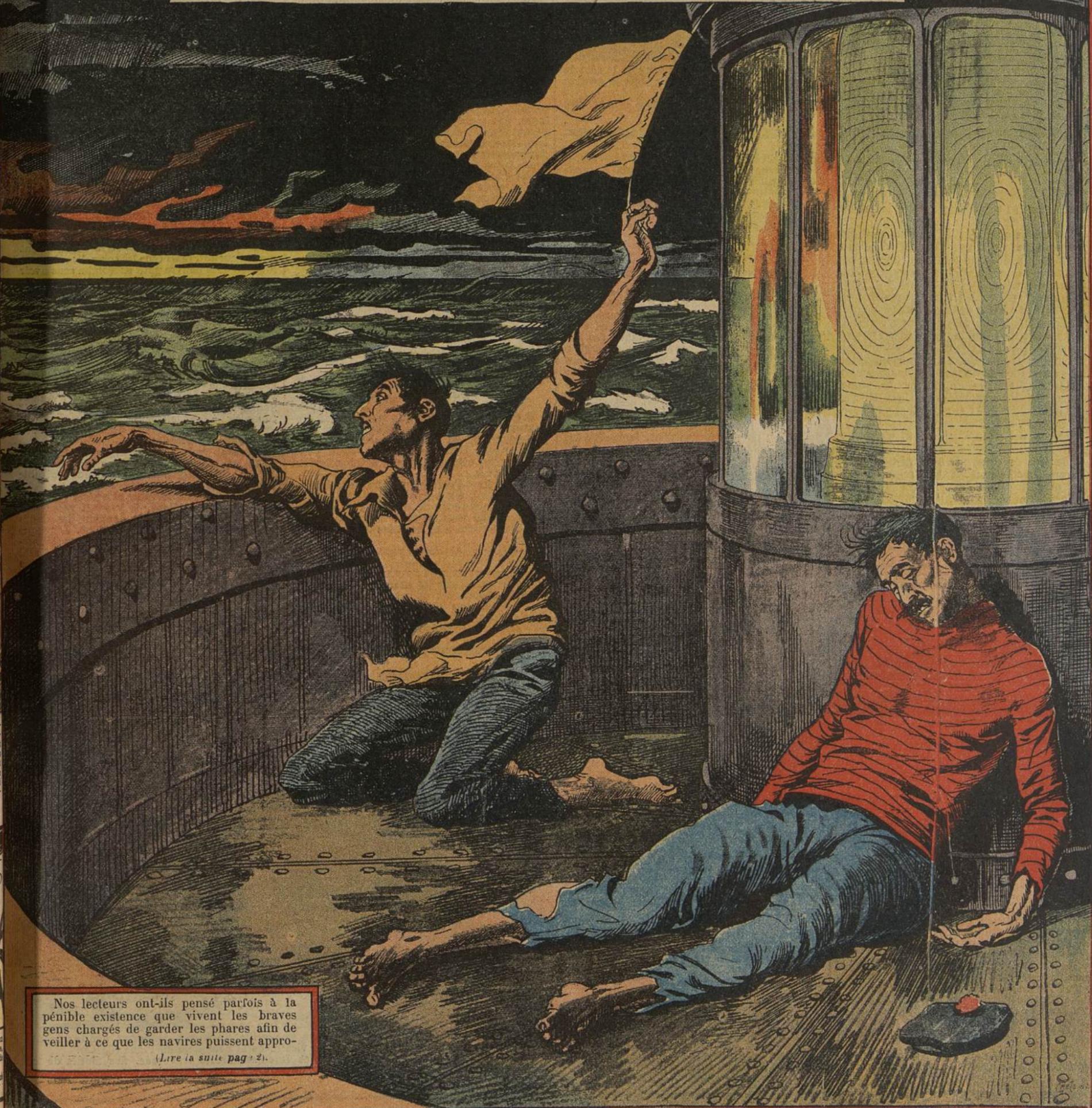


# L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

## Deux gardiens de phare morts de faim

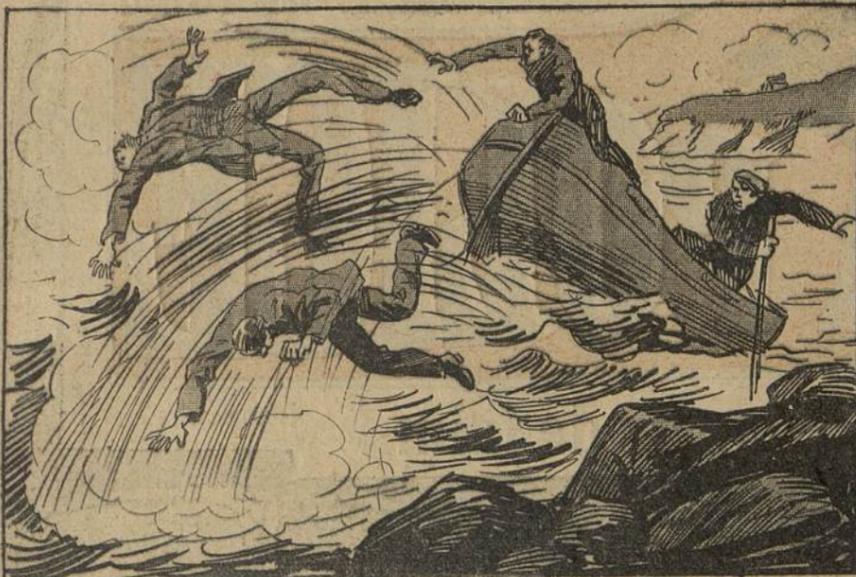
Hebdomadaire



Nos lecteurs ont-ils pensé parfois à la pénible existence que vivent les braves gens chargés de garder les phares afin de veiller à ce que les navires puissent approcher en toute sécurité ?

(Lire la suite pag. 21.)

## Une partie de pêche tragique



Quatre jeunes gens s'étaient rendus, un matin, à la pêche aux oursins, le long de la côte de la Madrague de Montredon. Tout à coup, une vague envahit la barque dans laquelle ils avaient pris place et deux des jeunes gens, deux frères, furent projetés à la mer. L'aîné réussit à se sauver, mais le plus jeune, âgé de 14 ans, disparut dans la mer. Son corps n'a pas été retrouvé.

## Deux gardiens de phare morts de faim

(Suite)

cher des côtes sans danger pour les passagers?

Se font-ils une idée de ce que peut être une pareille vie, dans l'isolement le plus complet, loin de toute communication, avec, comme unique horizon, la mer immense autour d'eux.

Un drame effroyable vient de se dérouler dans un phare voisin de Concurbia (Espagne).

Depuis 22 jours, les deux gardiens du phare avaient épuisé la réserve de vivres et d'eau potable dont ils disposaient. Les malheureux, éprouvant les horribles tortures de la faim et de la soif sans qu'aucune embarcation puisse approcher du phare, purent à diverses reprises crier leur détresse aux marins montés sur les embarcations des vapeurs.

Ceux-ci tentèrent inutilement d'aborder. Les infortunés hissèrent un drapeau blanc sur la toiture du phare pour demander du secours. Ils confièrent leur détresse dans un écrit placé dans une bouteille qu'ils jetèrent à l'eau. La bouteille fut recueillie sur la plage de Concurbia.

Il est toujours impossible d'approcher du phare. On a la certitude, maintenant, que les deux gardiens sont morts.

## L'inutile précaution

Un membre du parquet de Philadelphie fait paraître une brochure qui préconise l'emploi d'un signe distinctif, — comme un bouton de mandarin, que les célibataires du sexe mâle devraient porter ostensiblement à la boutonnière.

Ainsi, pense l'honorable magistrat, les jeunes filles se ont prévenues, défendues contre toute surprise.

Mesure inutile. Car les jeunes filles savent bien d'habitude à quoi s'en tenir là-dessus.

## Frère, il faut mourir !

Une nuit de la semaine dernière, Teregig Persighian, s'étant levé et habillé, réveilla son jeune frère :

— Arcadhir, lève-toi, lui dit-il, car nous allons mourir et auparavant, il faut communier.

A cette annonce redoutable, Arcadhir bondit hors du lit. La lueur tremblotante d'une chandelle éclairait le visage rempli d'effroi de son aîné. Arcadhir trembla. Il fut persuadé que sa mort était proche. Et sa raison chancela d'un coup comme celle de Teregig avait dû chanceler. Les deux frères se précipitèrent à l'église arménienne de la rue Jean-Goujon, l'un vêtu, l'autre dans le plus simple appareil.

Et c'est ainsi qu'à une heure du matin, les pauvres déments, tous deux ouvriers arméniens, franchissaient la grille qui entoure l'église et frappaient violemment chez le concierge. Devant la loqueteuse mine de ces pénitents matineux, le brave homme crut qu'ils étaient vraiment à l'article de la mort et s'en fut prévenir le digne curé de l'église. Celui-ci arriva en hâte et voyant de suite à qui il avait affaire, traça sur les pêcheurs qui attendaient la mort, prosternés à ses pieds, le geste large de l'absolution.

Les deux frères, réconciliés avec Dieu, repartirent comme ils étaient venus. Mais dans

la rue, leur bizarre accoutrement et leurs façons excentriques firent que des agents les arrêterent. Au poste ils demeurèrent calmes jusqu'au matin ; mais à ce moment ils furent pris d'une telle fureur qu'ils mordirent cruellement plusieurs agents. On dut les envoyer à l'infirmerie spéciale du Dépôt, revêtus de camisoles de force.

## Un incident franco-italien

Les ministres de la Maison de Savoie furent toujours hargneux à l'égard de la France et les incidents récents eurent un précédent curieux en 1754, à propos de Mandrin. Ce bandit était surtout redoutable pour les commis des fermes générales, qu'il rançonnait sans merci. Il opérait sur les confins de la Savoie, alors sarde, et s'y réfugiait lorsqu'il se sentait serré de trop près. Suivi un jour par des « gabelous » déguisés, il fut attiré puis arrêté sur le territoire français. S'érigeant en protecteur d'un « proscrit », le roi Charles-Emmanuel réclama le bandit ; mais celui-ci était déjà exécuté lorsque la réclamation parvint à Versailles. Louis XV fut assez... bon pour envoyer extraordinairement M. de Noailles expliquer à la cour de Turin que Mandrin avait été pris par les agents des fermes générales et non par ses soldats. A Paris, l'on trouva cette explication bien superficielle à propos d'un bandit, et à l'égard d'un roi qui « en ouvrant ses fenêtres le matin, voyait d'un coup d'œil l'étendue de ses Etats ».

## Une Anglaise bigame

Une curieuse histoire de bigamie a été racontée cette semaine par une femme élégamment habillée, qui s'est rendue au commissariat pour avouer sa situation de bigame.

Après avoir épousé son premier mari, elle eut quelques regrets parce qu'elle avait fait la rencontre d'un gentleman qui, décidément, lui plaisait davantage sous tous les rapports et qui ne demandait pas mieux que de l'épouser. Elle fit part à son mari de cette rencontre et celui-ci trouva l'affaire très avantageuse pour sa femme.

« En effet, lui dit-il, je n'aurais plus aucun contrôle sur vous et vous auriez beaucoup d'argent. Si vous épousez cet homme, vous n'entendrez plus parler de moi à la seule condition que vous me laissiez la maison toute meublée et les six cents livres (15,000 francs) que vous avez réussi à économiser à mon insu. »

Le contrat fut signé et la femme épousa son second mari sans lui révéler, du reste, l'existence du premier. Tout alla bien pendant quelque temps, mais une lettre anonyme fit connaître au second mari toute la vérité. Brave homme, il ne voulut pas faire d'ennuis à sa femme. Il la quitta seulement, en lui donnant de quoi subvenir à ses besoins et fit ensuite annuler son mariage. Elle avait, du reste, présenté ses deux maris l'un à l'autre, en faisant passer le premier pour son beau-frère.

La femme a été mise en prison et l'on ne sait pas encore quelle est la raison qui l'a poussée à faire ces étranges aveux de bigamie.

## Un empoisonneur de 16 ans

Le Tribunal pour enfants de Dresde vient de juger le collègue Richard Doering, âgé de seize ans, qui était accusé d'avoir voulu empoisonner ses parents.

Richard Doering était élève de quatrième

## UNE HISTOIRE DE SORCIER

Il y a deux ans et demi environ, un nommé Khaféche Abdallah ben Belkaem qui, en temps normal, s'occupe du commerce des céréales et, par les nuits d'orage, s'entretient avec les divinités infernales, se rendit à Berriche, à douze kilomètres d'Aïn-Béida, où un brave Maltais, Paolo Sulsana, possède quelques hectares de terre. Seule, la femme du jardinier se trouvait au gourbi.

— Un trésor est caché dans le terrain cultivé par ton homme, déclara Khaféche : sacrifie une chèvre et remets-moi des jaunes d'œufs d'oie, je me fais fort de le trouver.

Le marché fut conclu et Paolo l'approuva. Durant six mois, Khaféche vint fréquemment trouver le Maltais et sa femme ; chaque fois, il fallait égorger un mouton, dont il mangeait une partie et emportait le reste. Enfin, le 15 mai 1910, à minuit et cinq minutes, Khaféche arrivait à Berriche dans le cabriolet de Joseph Bouthegège, associé de Paolo. Il remettait à ce dernier une jarre de fortes dimensions contenant, disait-il, dix kilos d'or, huit grammes de diamant et une croix en diamant qui valait plus, à elle seule, que tout le trésor réuni.

La jarre fut enterrée dans le gourbi du Maltais et l'on arrosa l'emplacement du sang d'un mouton. Paolo jura sur Saint-Georges qu'il garderait le secret et n'ouvrirait la jarre qu'au moment précis fixé par le magicien, faute de

quoi les malédictions les plus graves foudraient sur lui et les siens. Khaféche demanda deux cent quinze francs pour se rendre à Tunis, acheter chez un saint homme, de lui connu, les herbes et aromates nécessaires à l'ouverture de la jarre. Ce fut Joseph qui les avança.

Enfin, une nuit, comme Bouthegège devait se rendre à Malte, les trois hommes et la femme se réunirent dans le gourbi de Berriche. Le musulman traça des signes cabalistiques sur le sol et l'on déplaça la jarre que l'on plaça sur un bahut. Préalablement, au moyen d'une baguette magique, Khaféche ouvrit la jarre, et, à la lueur d'une allumette, les témoins de la scène purent voir briller de l'or. Une pièce seule en fut retirée, la jarre enfouie et le sol arrosé de sang de mouton.

Quant à la pièce, un Justilien authentique elle fut cédée à un bijoutier qui en donna vingt-cinq francs. Plusieurs mois se passèrent encore au cours desquels de nombreux moutons furent égorgés et Joseph remit pour deux mille francs d'acomptes environ.

Enfin, dernièrement, comme Bouthegège revenait de Malte, Paolo et sa femme, fatigués d'attendre, brisèrent la jarre. Horreur ! Elle du courroux de Saint-Georges sans doute, l'or s'était changé en terre ! Quant à Khaféche, il a, lui aussi, disparu comme par enchantement.

au collège de Leipzig quand il hérita de sa grand-mère, une somme de 225.000 francs, que ses parents furent chargés de gérer. Il mena, dès lors, une existence désordonnée, fréquenta des endroits mal famés, y dépensa de l'argent d'une façon scandaleuse et fit des dettes.

Mis à la porte du collège, le jeune Doering résolut alors de tuer ses parents pour entrer en possession de son héritage, et, dans la soirée du 31 octobre, il profita de leur absence pour verser, dans la bière qu'ils devaient boire, de l'acide sulfurique. Heureusement, la servante des Doering avait surpris le dessein du jeune homme et vida les verres.

Richard, surpris du peu d'effet de sa tentative criminelle, apprit la vérité peu après par la servante, et menaça celle-ci de mort si elle ne gardait par le silence. Effrayée, la jeune fille avertit la police.

Richard, qui a été reconnu irresponsable de ses actes, vu son état de dégénération physique et moral, a été acquitté ; toutefois, il sera interné dans une maison de santé.

## Excès de zèle

Il est bon que la douane protège nos producteurs en appliquant strictement les tarifs protecteurs et les prohibitions temporaires ; mais encore faut-il qu'elle ne fasse point montre d'un zèle intempestif, comme il vient de lui arriver.

L'autre jour, l'étalon du mètre, superbe barre de platine, fut envoyée pour vérification, à Genève, patrie de la précision. Il en revenait muni de tous les certificats d'exactitude possibles, quand à la frontière la douane s'inquiéta :

— Qui paye les droits pour cette barre de platine ?

— Vous voulez rire ! Cet étalon est propriété nationale et, comme tel, exempt de tout tarif, argua la commission du mètre.

— Ah ! vous ne voulez pas payer ? Eh bien ! nous saisissons. Et nous garderons l'objet jusqu'à ce que les droits soient acquittés.

Le fameux étalon fut mis en fourrière et, fallut, pour l'en dégager, de discrètes, mais puissantes interventions.

## Tué par l'alcool à 5 ans

Un bambin de cinq ans, fils d'un surveillant du palais de Fontainebleau, profitait d'une absence de sa mère pour absorber un litre de vin d'Algérie pesant 12 degrés.

Quand la mère rentra, elle découvrit son fils étendu, inanimé, sur le sol. Un médecin fut mandé aussitôt, mais tous les soins demeurèrent inutiles, et le pauvre petit succomba sans avoir repris connaissance.

L'autopsie du cadavre a déterminé que l'enfant était mort de méningite aiguë causée par l'alcool.

## Une secte de folles

La majorité des femmes appartenant à la secte russe des Mariavites sont obsédées par la certitude qu'elles doivent un jour traverser la Trinité en trois évêques. Elles s'étaient imaginées que l'évêque Kowalsky devait consentir à se laisser crucifier, persuadées qu'il ressusciterait ensuite pour prouver ainsi la véracité de leur doctrine.

L'évêque refusa ce dangereux honneur. Alors la foule des Mariavites se rua sur l'évêché, qui fut attaqué, de nuit, par une véritable horde.

La police dut intervenir et opérer plusieurs dizaines d'arrestations. Il y avait parmi ces femmes nombre de sujets donnant des signes non équivoques de folie mystique. L'évêque fut prévenu par elles qu'il serait prochainement crucifié de force, car il est, bon gré, mal gré, considéré comme le Christ. Les deux autres évêques figurent Dieu et le Saint-Esprit, situations meilleures en apparence, mais bien préférables en réalité, car on les adjure de persuader leur confrère. Malheur à eux s'ils ne parviennent pas à le convaincre de se laisser mettre en croix.

## Un ancien gendarme blesse un prêtre



Vers cinq heures du soir, à la suite d'une discussion, un ancien gendarme, âgé de soixante-dix ans, a tiré deux coups de fusil sur un vicaire de la commune de Piana (Corse). L'abbé a eu l'épaule gauche fracassée et la cuisse droite traversée. Les motifs de ce attentat criminel ne sont pas connus.

## Les Faits-Divers de la Semaine

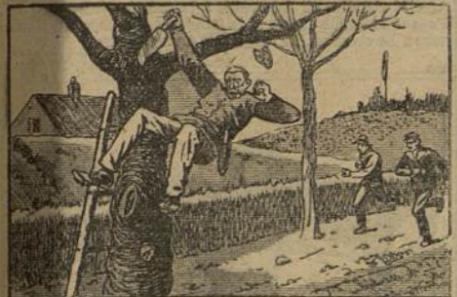
**AGRESSION NOCTURNE.** — Ces jours derniers, un entrepreneur de battage revenant d'Yberville à Ypreville, fut attaqué, en arrivant à la route de Fécamp, par deux individus qui se tenaient cachés dans les broussailles.

Ils le renversèrent de dedans sa charrette sur la route : l'un d'eux lui donna plusieurs coups de couteaux qui ne purent traverser ses vêtements.

L'attaqué, grâce à son sang-froid et à sa force, put s'échapper des mains de ses agresseurs qui prirent la fuite.

Le vol paraît avoir été le mobile de cette agression, dont les auteurs sont inconnus de la victime.

YPREVILLE.



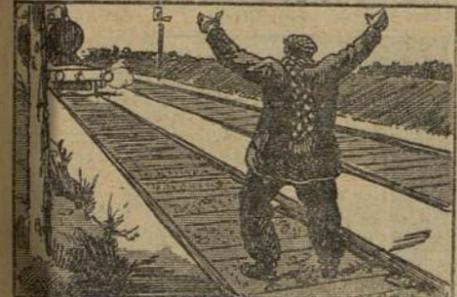
**CHUTE GRAVE.** — Un homme de 56 ans, marié, père de cinq enfants, travaillait à l'ébranchage des arbres de haute futaie dépendant d'une ferme. Au moment où il se trouvait sur l'un d'eux, à environ 5 mètres de hauteur, il fit un faux mouvement et tomba sur le sol. Deux hommes se portèrent à son secours et le transportèrent chez lui.

GAUVILLE.



**UN ÉBOULEMENT.** — Vers quatre heures du soir, deux carriers travaillaient aux carrières de Sandouville, quand il se produisit un éboulement de blocs. Les deux hommes furent pris sous l'éboulement. L'un a reçu des contusions multiples et a une fracture de l'avant-bras droit. L'autre a une fracture de la cuisse gauche.

SANDOUVILLE.



**FANTAISIE DE POCHARD.** — Ayant lu plus que de raison, un ouvrier charpentier eut l'idée d'arrêter un train en marche. Il franchit la haie près d'un passage à niveau et pénétra sur la voie. Il se mit à pousser un train arrêté et se plaça au milieu de la voie, les bras étendus. Pour ne pas l'écarter, le mécanicien dut renverser la vapeur et arrêter le train.

CHANTENAY.

# LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

III (Suite.)\*

Enfin M<sup>e</sup> Chamberlot arriva. Il était accompagné d'un monsieur que Mme Guimont ne connaissait pas et qui n'était autre que Chaussagnol.

Le notaire, ordinairement d'un abord froid, malgré ses manières onctueuses à l'égard de certains clients d'importance, montrait une figure et une attitude encore plus glaciales que de coutume.

Mme Guimont tremblait, prête à défaillir, quand Chamberlot l'introduisit dans son cabinet, toujours escorté de Chaussagnol.

Maigre, de haute taille, se tenant toujours très droit malgré ses cinquante-cinq ans, le notaire aimait à se donner un air imposant que soulignait à propos le ruban rouge accroché au revers de sa redingote.

En somme, M<sup>e</sup> Chamberlot avait belle prestance, mais une particularité fâcheuse gâtait sa physionomie sévère : son regard soudain brumeux et fuyant quand on le regardait bien en face.

Le reste de son physique n'offrait rien de bien particulier.

L'ovale du visage était régulier, les traits trop accentués, mais corrects, le teint un peu jaune, le front large, les cheveux grisonnants mais abondants, coupés en brosse.

— Madame, dit Chamberlot, je crois deviner le motif de votre visite. Vous venez me voir au sujet de l'explicable disparition de votre fils ?

La gorge serrée par l'émotion, la veuve se borna à incliner affirmativement la tête.

— Eh bien ? reprit le notaire, que s'est-il donc passé ?

— Mais, exclama la malheureuse femme, je ne l'ai pas revu !... Je ne sais pas ce qu'il est devenu !...

Le visage de M<sup>e</sup> Chamberlot se contracta légèrement.

Il reprit d'une voix douce :

— Calmez-vous, madame, je vous en prie, et parlons sérieusement. Je croyais que vous m'apportiez la clé du mystère... Puisqu'il n'en est rien, nous allons tâcher de débrouiller l'énigme ensemble !...

Il fit une pause, se caressa le menton avec un embarras simulé, et reprit :

— Monsieur Chaussagnol, que, voici, un de mes bons clients, ne sera pas de trop dans l'entretien que nous allons avoir !...

— Ah ! Monsieur est Monsieur Chaussagnol ? balbutia la veuve, considérant enfin l'homme d'affaires auquel elle n'avait pas pris garde.

Immédiatement, le gros homme lui causa une impression répulsive qu'elle ne chercha pas à dominer.

Celui qui en était l'objet parut ne point s'en apercevoir.

En somme, l'antipathie — justifiée — de Mme Guimont lui était parfaitement indifférente. En affaires, et surtout dans les affaires du genre des siennes, le sentiment ne signifie rien.

— Alors, reprit froidement le notaire en

\* Voir les numéros 161 à 163.

levant très haut la tête, vous dites, madame que votre fils n'est pas rentré chez vous depuis hier ?

— Non, monsieur !...

— Et il n'a pas reparu davantage à l'étude, lui, la ponctualité personnifiée jusqu'ici, je me plais à le reconnaître !...

Et, brusquement :

— Qu'en concluez-vous, madame ?

Mme Guimont se dressa, dans un paroxysme de folle douleur.

— Mais, monsieur, clama-t-elle, je ne sais !... Qu'a-t-il pu lui arriver ?... Quelle catastrophe ?... Un crime peut-être !... Mon Dieu !... Mon pauvre enfant !...

— Je comprends votre douleur, dit le notaire, et je la respecte. Mais je veux croire jusqu'à plus ample informé que l'événement est moins tragique et que vos inquiétudes s'égareront !...

— Que voulez-vous dire ?

— Hum !... c'est assez délicat !...

De nouveau, Chamberlot joua l'embarras.

Il s'arma d'un coupe-papier et, tapant légèrement, à petits coups secs, sur les dossiers qui encombraient le vaste bureau devant lequel il était assis :

— Votre fils vous a toujours témoigné beaucoup d'affection, n'est-ce pas, questionna-t-il ?

— Sans doute !... Mais je ne vois pas !...

— Alors, vous aurez probablement bientôt de ses nouvelles !...

— Comment cela ?

M<sup>e</sup> Chamberlot cessa de tambouriner avec le coupe-papier qu'il rejeta et, s'accoudant sur le bureau :

— Ecoutez-moi bien, reprit-il. Je ne parle pas uniquement pour calmer vos alarmes. D'ailleurs, ce que j'ai à vous dire, tout en vous rassurant peut-être sur le sort de M. René, portera néanmoins un coup douloureux à votre cœur de mère !...

— Parlez, Monsieur ! De grâce, apprenez-moi sans retard ce que vous savez !... Je suis forte !... Oh ! tout plutôt que cette mortelle incertitude !...

Mme Guimont écoutait le notaire avec angoisse, broyée par cette pensée :

— Quelle épouvantable révélation va-t-il donc me faire ?

Chaussagnol, un peu énérvé, ayant fait un mouvement brusque, elle se rappela la présence de cet étranger qu'elle avait oublié.

Elle tourna la tête vers lui, et remarqua que ses petits yeux noirs brillaient d'une lueur étrange qui s'éteignit aussitôt.

Comme s'il prévoyait une objection de la part de Mme Guimont, M<sup>e</sup> Chamberlot alla au-devant de la question qu'elle pouvait poser :

— M. Chaussagnol, dit-il, est ici parce que l'affaire le concerne.

— Quelle affaire ? balbutia Mme Guimont.

— Je m'explique. Monsieur René vous a-t-il dit hier que je l'avais chargé de porter une somme de vingt mille francs à M. Chaussagnol qui n'avait pu venir les toucher à l'étude dans la journée ?

— Certainement.

— Voici donc un premier point acquis !...

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**ASSASSINAT D'UN ENCAISSEUR.** — Vers six heures, plusieurs personnes entendaient dans la direction du village de Château-Renard, deux coups de fusil et les cris de : « A l'assassin ! » Un gardien de sémaphore et trois autres personnes accoururent, et à environ quinze mètres de l'intersection des chemins de Saint-Seurin-de-Palenne et de Château-Renard, se trouvèrent en présence d'un spectacle horrible : un homme était couché dans le fossé, les intestins presque entièrement sortis, la boîte crânienne défoncée. Ils reconquirent aussitôt, malgré qu'il fut presque complètement défiguré, le payeur-vérificateur de la laiterie coopérative de Montils-Colombier, âgé de cinquante-trois ans.

La sacoche de l'encaisseur, qui contenait une somme de 3.300 francs, avait disparu.

D'après certains indices relevés par le parquet, le crime aurait été prémédité.

PONS.



**COLÈRE D'IVROGNE.** — Ayant absorbé force consommations, un manœuvre traversant la place des Quinconces, s'avisant de l'apercevoir une femme qui passait. Des gardiens de la paix intervinrent mais l'ivrogne leur adressa toutes sortes d'injures. Il fut donc appréhendé et écroué au dépôt.

BORDEAUX.



**COUP DE COUTEAU.** — A la suite d'une discussion survenue à la sortie d'un théâtre, un charpentier a été frappé d'un coup de couteau à l'avant-bras gauche par un individu qui a pris la fuite. La police est sur sa trace et ne saurait tarder à l'arrêter.

BORDEAUX.



**ENTRE MATELOTS.** — Vers une heure du matin, une discussion s'éleva sur les quais entre deux matelots d'un vapeur espagnol. Après un échange d'injures, l'un des matelots frappa son adversaire de trois coups de rasoir. Blessé à la tempe gauche et au côté, le blessé fut transporté à l'hôpital.

BORDEAUX.

### AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

## COMMENT ON SE RETROUVE

Les personnages de tragédie ont l'habitude de s'écrier, à la vue d'une chose inattendue : « En croirai-je mes yeux ! » Non, ne les en croyons pas sans y regarder à deux fois ; une erreur est si vite commise, surtout la nuit, où tous les chats sont gris ; ce qui arrive aussi aux hommes, d'ailleurs, et comme dans ce cas-là on voit double, raison de plus pour n'en pas croire ses yeux ; en quoi Dubidon a eu tort de s'en rapporter aux siens en croyant, en pleine nuit, reconnaître pour un vieil ami un passant attardé nommé Pincepeau.

Ce Pincepeau est souffleur de théâtre. Selon sa position financière, il se couche sans souper ou soupe sans se coucher ; il n'y a pas de milieu.

C'est un soir de première représentation qu'à ce lieu la scène qu'on va connaître : une jeune grue avait débuté au théâtre dans un couplet de revue, et reconnaissante envers Pincepeau, qui, de son trou, avait à peu près chanté le couplet pour elle, elle lui avait fait donner un louis par « monsieur », enchanté du succès de sa protégée, car le public avait

beaucoup ri du souffleur, qui y allait consciencieusement, au rebours de la timide débutante, qui n'osait souffler ; d'où cette grande vérité :

Ce qui fait l' succès d' l'acteur

C'est l' trou trou.

C'est l' trou trou ;

Ce qui fait l' succès d' l'acteur,

C'est le trou du souffleur.

Du reste, tous les comédiens de province vous diront que, dans les villes de troisième classe, les personnages accessoires sont absents par économie directoriale, et leur rôle joué dans le trou du souffleur.

Donc, à la tête des 20 francs du « monsieur », Pincepeau avait soupé et ne s'était pas couché. A trois heures du matin, il rencontra, dans la rue, Dubidon, qui crut le reconnaître pour un vieil ami ; de là la scène en question, qui se termina par une rixe effroyable dans laquelle les deux champions se pochèrent mutuellement les yeux de telle façon que, le lendemain, tous deux jugeaient utile d'aller consulter un oculiste, et, hasard singulier, ils se rencontrèrent chez le même spécialiste, sans se reconnaître, tant ils s'étaient endommagés la vue.

Ce qui s'est passé là et dans la rue entre Dubidon et Pincepeau, celui-ci, plaignant en police correctionnelle, le fait ainsi connaître au Tribunal :

— Je passais sur les trois heures du matin, quand voilà ce particulier qui me saute presque au cou en me disant : « Tiens ! c'est toi ! Oh !

ce pauvre vieux ! Y a-t-il un temps que nous ne nous sommes vus, peut-être douze ans ? »

Moi, je me dis, c'est un ancien ami que je ne reconnais pas ; si je lui dis ça, il se dira : « Je suis donc bien changé ! » Alors, comme ces choses-là, ce n'est pas agréable, je ne dis rien ; là-dessus, il continue : « Tu as su la mort de ce pauvre Banricart ? — Henri IV ? — Non, Banricart, t. Pauvre garçon, il venait d'hériter de sa tante, tu sais bien, sa tante Maronard, dont il nous parlait toujours ? »

M'apercevant qu'il me prenait pour un autre, moi, pour m'amuser, vu que c'était un homme en ribote, je le fais à la blague : « Ah ! cette pauvre vieille Maronard ! » que je dis ; là-dessus, il me dit que Banricart était bien content, vu qu'il héritait, et il se met à rire ; moi, je ris ; nous rions ; il me tape sur le ventre, je lui tape sur le ventre, et en manière de rire, il me fiche un coup de pied dans le derrière. Comment trouvez-vous ça, mon président ?

M. LE PRÉSIDENT. — Un peu long ; arrivez au fait.

PINCEPEAU. — Eh ! bien, c'en est un, le coup de pied au derrière.

M. LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas cela qui vous a meurtri les yeux ?

PINCEPEAU. — Non, mais je l'avais sur le cœur ; alors il me dit : « Oh ! entre amis ! c'est pour rigoler. — Entre amis ? que je lui dis très vexé ; mais je ne vous connais pas du tout. — Comment, qu'il me fait, tu n'es pas

Jubier ? — Non, je m'appelle Pincepeau. »

Là-dessus, il se fiche dans une fureur que le Panthéon en reculait, et il crie : « Comment, vous me laissez vous raconter des choses qui ne vous regardent pas ! » Moi, ne voulant pas me fâcher, je lui dis : « Je vais vous en raconter qui ne vous regardent pas non plus, et nous serons quittes. » Alors je lui parle d'un de mes amis qui s'est marié.

M. LE PRÉSIDENT. — Mais arrivez donc aux coups.

PINCEPEAU. — C'est pour vous dire comment ils sont arrivés ; finalement qu'il me tombe dessus.

DUBIDON. — Je voulais m'en aller ; c'est vous qui m'avez cramponné par le bras, pour me forcer à écouter vos affaires.

PINCEPEAU. — Pour être quittes ! Voilà que le lendemain... Ah ! parce qu'il était venu des agents qui nous avaient séparés et renvoyés, lui à droite et moi à gauche. Alors, ayant tous deux les yeux massacrés, nous nous trouvons, le lendemain, chez le même oculiste... à la consultation.

DUBIDON. — La consultation à l'œil.

PINCEPEAU. — Grátis, naturellement, et que nous étions à côté l'un de l'autre, sans même pouvoir distinguer notre physionomie ; alors voilà qu'en causant !...

M. LE PRÉSIDENT. — Mais arrivez donc au fait !

DUBIDON. — Je vous dis : quand il est parti à parler, il ne vous lâche pas... voilà ! Me

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**ASSAILLIE DANS UNE GARE.** — Vers onze heures du soir, la femme d'un homme d'équipe de la gare Paris-Austerlitz, après être descendue d'un train en provenance de Muzedan, s'était installée dans la salle d'attente de troisième classe de la gare pour y attendre le train express n° 26 venant de Toulouse, et partant à 11 h. 50 à destination de Paris. Elle s'était assoupie, lorsqu'un individu, vêtu comme un terrassier, qui faisait les cent pas, se jeta sur elle, lui donna un violent coup de tête dans le visage et tenta de lui arracher son sac de voyage. Mais elle avait pris la précaution de le fixer à son poignet par une cordelette qui tint bon. L'homme prit la fuite. Après avoir reçu des soins, la victime a pu prendre l'express pour Paris.



**GRAVE ACCIDENT.** — Au chantier de construction de l'hôtel des Thermes, une cloison de 2<sup>m</sup>, 50 de hauteur sur 4 mètres de longueur a été démolie par un coup de vent s'engouffrant dans le chantier. Trois ouvriers ont été grièvement blessés par les matériaux. Mais leurs blessures ne paraissent pas mettre leurs jours en danger.



**HORRIBLE MORT D'UN ENFANT.** — Un vigneron conduisait un tombereau plein de décombres. Il avait auprès de lui son petit garçon âgé de trois ans. L'enfant s'approcha trop d'une des roues et, happé par celle-ci, tomba. La roue passa sur la tête du bébé et la réduisit en bouillie.



**CHASSEUR BLESSÉ.** — Un jeune homme de 18 ans allait tirer une pie, lorsque le chien du fusil accrocha à la manche de son gilet. En voulant se dégager, il fit partir le coup qui lui laboura littéralement le côté gauche. On ne sait encore si on pourra le sauver.

Vous savez que votre fils, quand il vous a quitté hier soir, était porteur de ces vingt mille francs. J'avais confiance en lui...

— Je le suppose bien ! s'écria la veuve déjà froissée, bien qu'elle ne devinât pas encore l'accusation que le notaire allait lancer contre René.

— Attendez, reprit placidement M<sup>e</sup> Chamberlot. M. Chaussagnol, qui devait partir en voyage ce matin et dont le départ se trouve ainsi retardé, vient de m'avertir qu'il n'avait pas reçu la visite de M. René.

— Alors on l'a tué ! s'écria Mme Guimont avec terreur.

— Ou bien... reprit lentement le notaire, ou bien... On ne sait pas. Votre fils est jeune... La tentation... En se voyant nanti d'une somme relativement importante... Peut-être s'est-il laissé entraîner... Il ne vous a jamais entrepris d'aucun projet ?

Il n'acheva pas.

Mme Guimont, la figure toute blanche, les yeux fixes, s'était dressée d'un bond.

Elle lança d'une voix vibrante d'indignation :

— Monsieur ! ce que vous dites là est infâme !... Le fils de l'avocat Guimont, un voleur !... Mon René !... Ah ! c'est indigne !...

Puis, terrassée par l'émotion, suffoquant de douleur, elle retomba assise, sans forces.

Chaussagnol, qui n'avait encore dit mot, crut alors devoir prendre la parole.

— Vous avez tort, madame, fit-il, en ajustant son lorgnon d'or sur son gros nez, de vous irriter ainsi lorsque M. Chamberlot cherche à calmer vos angoisses bien naturelles.

— Si c'est une consolation, protesta violemment Mme Guimont, elle est étrange, en vérité !...

— C'est n'est pas seulement une consolation, c'est une hypothèse... Abominable !

— Soit. Mais, que voulez-vous, nous cherchons une explication naturelle à la disparition de votre fils.

— Et nous pensions bien l'avoir trouvée, appuya M<sup>e</sup> Chamberlot.

— Les faits, n'est-ce pas, poursuivit Chaussagnol, se réduisent à ceci : M. Guimont était porteur d'une somme de vingt mille francs, qu'il devait me remettre. Il s'était chargé de m'apporter les fonds chez moi hier soir ; il n'est pas venu. Nous sommes fondés à supposer qu'il se les est appropriés : c'est plus fréquent qu'un assassinat.

Mme Guimont, qui écoutait vaguement, prostrée dans sa douleur, se ranima brusquement à ces mots.

— Ainsi, c'est vrai, s'écria-t-elle, c'est bien une accusation que vous formulez contre mon fils !... Vous le croyez coupable d'un vol !... Et c'est à moi que vous dites cela !... Vous osez !...

Elle s'arrêta, frémissante.

— Préférez-vous donc qu'il ait été tué ? questionna Chaussagnol, placide.

— Mort plutôt que déshonoré, oui certes !... Mais vous me torturez... Et je ne sais ce que je fais encore ici... J'ai la tête perdue... Il faut qu'on retrouve mon fils... Il faut aller à la police...

Chaussagnol allait répliquer.

Mais M<sup>e</sup> Chamberlot, estimant que l'homme d'affaires allait trop loin, lui imposa silence du regard et reprit la parole.

— Mon attitude, dit-il, vous paraît étrange. Je la regrette sincèrement et je m'excuse de vous dire des choses désobligeantes. J'y suis forcé. J'aimais beaucoup René. Ses nombreuses qualités me le rendaient précieux à plus d'un titre. Dès le premier jour il m'avait été sympathique. Je fondais sur lui de grandes espérances. Je l'aurais formé ; il aurait fait son chemin... Pauvre garçon !

Chamberlot soupira.

— Et c'est lui, dit Mme Guimont, c'est lui qui vous accusez !...

— Je ne l'accuse pas... Je suppose... Et c'est une cruelle désillusion pour moi. J'é-

tais si loin de m'attendre à un tel événement ! De nouveau Mme Guimont se révolta.

— Je vous certifie qu'il n'est pas coupable ! Je vous le jure ! c'est impossible !

— On est toujours honnête... jusqu'au jour où on ne l'est plus !... machonna Chaussagnol.

Le notaire se retourna vers l'agent d'affaires.

— Excusez-moi de vous faire attendre ainsi, dit-il un peu sèchement, vous m'avez dit, je m'en souviens, que vous teniez absolument à partir aujourd'hui...

— Il le faut. Une affaire urgente à Londres...

— Et vous avez besoin de la somme que je vous envoyais... Je vais vous la faire remettre...

Mme Guimont se leva.

— Moi, je vais à la Préfecture ! M<sup>e</sup> Chamberlot la retint.

— Voulez-vous me permettre un conseil, uniquement dans votre intérêt.

— Dites.

— Attendez encore avant de mettre les agents à la recherche de votre fils.

— Pourquoi ?

— Si les choses se sont passées comme je le crois, cela vaut mieux pour lui... Je vous promets d'attendre votre démarche avant de déposer une plainte...

— Une plainte ?...

— Sans doute. Par égard pour vous, je ne mèlerai pas la justice à cette affaire... Vous me rembourserez petit à petit, comme vous pourrez, car, vous le concevez, je me puis perdre cette somme...

— Vous serez payé, monsieur, mais ne portez pas plainte !

Le notaire sourit légèrement.

— Vous voyez bien, dit-il, que vous commencez à admettre...

— Jamais !

— Allons, tranquillisez-vous ! Vous reverrez votre fils... Mais, surtout, ne mettez pas les agents de la Sûreté à ses trousses !...

— Je verrai, balbutia Mme Guimont, je ne sais ce que je vais faire... Mon pauvre René a été victime d'un guet-apens...

— Ne vous inquiétez pas sans savoir... Et revenez me voir... N'oubliez pas que je suis tout à votre disposition quand vous aurez besoin de moi...

M<sup>e</sup> Chamberlot reconduisit Mme Guimont jusqu'à la porte de l'étude.

En la quittant, il lui serra amicalement la main, répétant tout bas :

— Je ne veux pas vous faire d'ennuis, croyez-le... Ce n'est pas moi qui déshonorerai votre nom.

Et il rentra dans son cabinet où Chaussagnol l'attendait toujours.

Dans l'étude quand la porte eut été refermée, les clercs échangèrent quelques réflexions.

— Eh bien ? qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda un gros blond jofluffu aux yeux à fleur de tête, qui était toujours bien aise de connaître l'avis des autres avant de formuler le sien, de manière à se trouver d'accord avec la majorité.

— Bouginot, mon ami, répliqua la second clerc, un grand garçon maigre et brun, tout cela sent le mystère, tu ne dois rien y comprendre.

— Merlusant a raison, reprit un autre ; nous n'avons entendu que quelques mots, quand la dame a parlé fort. C'est louche. Ce diable de Guimont a dû faire quelque chose de tragique.

— Je m'étais toujours douté qu'il finirait mal.

— Moi aussi : il était trop vertueux !

(La suite au prochain numéro.)

## UN MARI ACCOMMODANT

reconnaisant au dialogue, il m'empoigne à la gorge.

PINCEPEAU. — Pour la chose du coup de pied au derrière.

DUBIDON. — Ça, je ne m'en rappelle seulement pas ; alors, monsieur, me sautant comme je vous dis...

M. LE PRÉSIDENT. — Oui, vous avez riposté.

PINCEPEAU. — Il m'a abîmé, monsieur, que c'étaient des cris de tout le monde qui était là, des borgnes, les aveugles, des louchons, que le domestique est venu, et l'oculiste, qu'on ne pouvait pas arracher monsieur de dessus ma personne, qu'il criait d'une voix cornassière :

« Laissez-moi l'abîmer ! »

M. LE PRÉSIDENT. — C'est entendu.

PINCEPEAU. — Que je n'ai pas pu souffler les acteurs pendant huit jours, ne pouvant pas lire les manuscrits à cause de mes yeux.

M. LE PRÉSIDENT. — Il ne fallait pas lui sauter à la gorge ; vous saviez bien quel scandale vous alliez causer dans un salon de médecin.

PINCEPEAU. — On ne pense pas à tout.

Le Tribunal condamne le prévenu à 100 francs d'amende seulement, grâce au manque de présence d'esprit du plaignant ; mais il n'y a rien de si souvent absent que la présence d'esprit.

Le précepte : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée », n'est certainement pas absolu, à moins qu'on ne s'en serve pour s'asseoir dessus ; autrement, il y a plus d'exceptions que d'exemples de la consécration fatale. Ainsi Carnage et Bajon, qui se sont alignés sur le terrain, sont aujourd'hui devant la police correctionnelle pleins de santé.

Le premier, rentrant un jour chez lui à l'improviste, trouve son ami en tête à tête avec Mme Carnage ; stupeur des deux coupables à cette apparition ; mais le mari fut indulgent.

« C'est bon pour une fois, dit-il, mais il ne faudrait pas que ça recommence souvent ! »

Sur ce, il se retira, au grand ébahissement de Bajon et de la dame, qui font cette réflexion bien naturelle : « Entre souvent et quelquefois il y a un peu de marge ; arrangeons-nous pour que ce soit le moins souvent possible. »

Et ils s'arrangèrent pour cela ; mais, la deuxième fois, Carnage trouva que c'était trop souvent, et, en anciens soldats qu'ils sont, le mari et l'amant sont allés sur le terrain ; après quoi, l'honneur du mari étant satisfait, les deux champions sont allés fêter leur réconciliation chez le marchand de vin, et

la fêtèrent si bien, qu'ils furent obligés de coucher chez ce marchand de vin, qui est aussi logeur. Sur la demande de Carnage, qui désirait faire une trempette, il leur monta un lit et quatre sous de pain.

Voilà les deux anciens adversaires brouillés de nouveau, Carnage ayant surpris une troisième fois les deux coupables. Cette fois, il appela tous les locataires pour faire constater son infortune, et aujourd'hui il les amène à l'audience pour déposer à l'appui de sa plainte en adultère.

— Trois fois, ça n'est pas souvent, dit Bajon.

CARNAGE. — Possible, mais quand on s'est battu bravement et qu'on s'est serré la main et même diné ensemble, c'est des choses qu'il ne faut pas recommencer.

M. LE PRÉSIDENT. — Ainsi, vous allez dîner avec l'amant de votre femme, vous allez coucher avec lui ?

CARNAGE. — Parce que j'étais très en ribote, ayant bu pour noyer mon chagrin.

BAJON. — Quand on veut noyer son chagrin, faut savoir nager.

CARNAGE. — Ah ! tu vas me blaguer avec ça ?

Les témoins sont entendus ; ils déclarent avoir trouvé Bajon et Mme Carnage ensemble.

M. LE PRÉSIDENT. — Dans quelle tenue, dans quelle attitude ?

Et tous les témoins répondent à cette ques-

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**OUVRIER ÉLECTROCUTÉ.** — Dans la soirée, dans une usine d'Ugine, un électricien, 24 ans, chargé d'installer une ligne téléphonique, travaillait sous le toit du bâtiment, lequel passe, dans une gaine de bois, un câble avec un courant de 20.000 volts. Un fil, pénétrant entre les planches jointes, est entré en contact avec le câble et le malheureux électricien, poussant un grand cri, est tombé foudroyé. Malgré de rapides secours tous les efforts ont été inutiles pour le ranimer.

**TUÉ SUR LA VOIE.** — Tout en lisant une lettre de femme que le facteur venait de lui remettre, un charpentier âgé de 27 ans, traversait la voie, en gare du Luc, pour regagner le chantier où il travaille à la construction d'un pont lorsque le rapide arriva et le tamponna. La mort fut instantanée. Le corps mutilé fut projeté à vingt mètres.

**VENDESSÉ-SUR-ARROUX.**



**COUP DE PIED DE CHEVAL.** — Un fermier qui conduisait un jeune cheval au pré en a reçu un coup de pied à la tête qui l'a renversé à terre où il est resté sans connaissance. Les cris poussés par sa femme et par son fils, des voisins accoururent. Le blessé porte une plaie béante au côté droit de la tête et il a l'oreille en partie détachée.

**UN TRAIN ASSAILLI.** — Placés de chaque côté d'un passage à niveau, une trentaine de gamins attendaient le passage du train de Nyons. Quand le convoi passa, les gamins le bombardèrent avec des boules de neige qu'ils avaient préparées. Une vingtaine de gamins furent ainsi brisés, mais aucun voyageur ne fut blessé.



**BRULÉE VIVE.** — Pour allumer son fourneau une femme commisit l'imprudence d'arroser son bois de pétrole. Malheureusement, le feu se communiqua à ses vêtements, et l'infortunée devint la proie des flammes. Les voisins, avertis par ses cris, lui prodiguèrent des soins, mais la pauvre femme succomba à ses affreuses blessures.



**M. LE PRÉSIDENT, au plaignant.** — Eh bien, Bajon était votre ami, il allait fréquemment chez vous, on l'y a vu et on n'a rien remarqué dans sa tenue, ni dans celle de votre femme qui prouve le fait d'adultère.

CARNAGE. — Oui ; mais moi, j'ai vu trois fois ; et puis Bajon s'est conduit avec moi comme un rien du tout, le soir que nous avons couché ensemble : il savait que j'avais du vin pour faire une trempette ; pendant que j'étais dormais il a tout bu, et si j'avais eu soif...

BAJON. — Il y avait une carafe pleine d'eau.

CARNAGE. — Je te dis que c'était pour faire une trempette ! On ne fait pas une trempette dans de l'eau, serin !

BAJON. — D'Andlau toi-même, imbécille !

(Rires dans l'auditoire.)

Quant à Mme Carnage, elle soutient qu'elle n'y a jamais rien eu de coupable entre elle et Bajon.

En tout cas, le Tribunal a jugé que la preuve n'était pas faite et a acquitté les deux prévenus.

JULES MOINAUX.

# LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMÉR

PREMIÈRE PARTIE

Un drame de famille

XIII (Suite.)\*

Il a peur maintenant, lui, de perdre l'amour de cette femme. Il n'ose plus parler, n'ose plus apprendre à Morgane la ruine complète de leur maison, lui dire que les pertes subies à la Bourse et au jeu ont épuisé leurs dernières ressources.

Et elle, toujours très calme, ne baisse pas les yeux.

Près de la cheminée, elle se tient immobile, un vague sourire aux lèvres; mais, malgré tout, elle ne peut se défendre d'une certaine inquiétude, et sur son front large et blanc, une ride se creuse:

Elle dit, très grave:

— Parlez, je vous en prie. Qu'avez-vous donc? Votre visage est crispé, une lueur de folie passe dans vos yeux; en vérité vous me faites peur.

— Eh! bien, Morgane, nous sommes ruinés, et nous nous trouvons aujourd'hui aussi pauvres que le dernier de nos valets. Il ne nous reste rien, rien... pas un sou.

— Rien? fit-elle la voix blanche.

— Rien... pas un sou!

— Mais la fortune de Micheline est là; et cette fortune peut nous sauver.

— Aujourd'hui, les terres ne valent rien, elles ne se vendent pas... et Micheline ne possède plus que deux fermes.

« D'ailleurs je n'ai pas le droit de dépouiller entièrement ma fille.

— Vous m'avez bien dépouillée, moi, en jouant à la Bourse, en vous lançant dans des spéculations hasardeuses...

— Je voulais vous faire riche; je cherchais à réparer nos pertes à la roulette et au trente-et-quarante.

« Je dis « nos pertes », car vous aussi, Morgane, vous avez joué... et perdu. C'est vous qui m'avez entraîné là-bas, dans ce pays enchanteur où le jeu règne en maître absolu, où on laisse sur le tapis vert de véritables fortunes.

« Je ne connaissais pas ce pays, moi; j'aurais dû rester à Vertes-Feuilles, j'aurais dû vous empêcher d'aller à Monte-Carlo... »

— Songeriez-vous à me faire des reproches?

— Je ne reproche rien; je constate, voilà tout.

— Alors la ruine est complète? rien ne peut l'éviter? s'écria Morgane en passant la main sur son front.

— Rien!... rien!...

— Et Vertes-Feuilles sera vendu? dit-elle, implacable, le regard dur.

« Alors adieu nos beaux jours! Cette maison passera en d'autres mains, et nous resterons sans abri, sans un sou... sans rien!

— Antoine tressaillit, une flamme passa dans ses yeux.

Mauvaise et sombre, Morgane poursuivit:

— Que deviendrons-nous tous deux? Irons-nous nous réfugier à Guénolé, dans la vieilleasure du père Le Garrec; ou bien devons-nous nous cacher à Paris dans quelque taudis où il nous faudra travailler pour vivre?

« Comprenez-vous... travailler! Vous qui n'avez jamais rien fait, vous voir du jour au lendemain obligé de gagner votre vie et la mienne!... Quelle affreuse chose, n'est-ce pas? »

Éperdu, il l'écoutait; et sa raison se perd, sa tête éclate.

— Oh! Morgane... je deviens fou!

Et en effet la folie montait; il ne

savait plus maintenant ressaisir ses pensées. Le soutien sur lequel il croyait pouvoir compter lui manquait, tout lui échappait à la fois, et vainement il appelait à lui l'épouse qui seule cependant pouvait le sauver.

— Morgane!... Morgane!...

— Ah! si j'avais pu prévoir une telle catastrophe, dit-elle en enfonçant ses doigts dans sa lourde chevelure brune, j'aurais suivi un autre chemin et je ne serais pas ici aujourd'hui.

« Contre la destinée j'ai engagé une lutte terrible, je suis vaincue... tant pis pour moi. J'en serai quitte pour recommencer ma vie; et — j'ai foi en mon étoile — l'avenir me sourira.

« D'ailleurs vous êtes fou; bientôt — demain peut-être — on vous enfermera dans quelque cabanon... et je serai enfin seule, redevenue libre!

— Misérable!...

« Alors, reprit-il en se rapprochant de Morgane toujours impassible, si vous aviez su que ma fortune n'était pas considérable vous ne m'eussiez point épousé? »

— Certes non.

— Vous ne m'avez donc jamais aimé... jamais?

— Depuis bien des années l'amour ne fait plus battre mon cœur, répondit-elle, railleuse; puis, que venez-vous aujourd'hui me parler d'amour alors que la misère nous menace tous deux...

— C'est vous, Morgane, qui avez apporté dans cette maison le malheur et l'infamie; c'est vous qui m'avez fait ce que je suis!

« Maintenant il est trop tard, pour réagir; l'atrophie a gagné le cœur, l'intelligence, la volonté. Je ne suis plus moi; je ne suis qu'un débris humain que vous rejetez à présent loin de vous.

Et tous deux se reprochèrent leur crime; tous deux eurent en même temps la vision de la mère de Micheline morte sur son lit... et tous deux aussi eurent la vision lointaine de leur néfaste amour.

Et Antoine tressaillit encore au souvenir de cette tendresse éperdue qui l'avait rendu presque criminel, presque le complice de Morgane — et, dans un élan, il prit sa femme dans ses bras, l'étreignit avec passion.

— Je t'aime! je t'aime! s'écria-t-il. Regarde ce que tu as fait de moi! Autrefois, j'étais fort et robuste, maintenant, je ne tiens pas debout. Pour toi, j'ai commis les pires folies; mais je t'adore quand même, et quand je songe à toi, mon cœur tremble.

« Oh! si tu voulais m'aimer, l'avenir nous sourirait encore. Nous referions notre vie, et je travaillerais pour te rendre heureuse. Nous quitterions Salmaize et nous fuirions cette maison maudite — car, vois-tu, depuis la mort de ma première femme, cette maison est maudite... la morte ne la quitte pas, la morte est toujours là devant nous, pour nous maudire!

« Mais, va, maintenant, je ne crains plus rien, puisque tu me restes, mon amour... ma vie!

Mais elle, froide et dédaigneuse, recule, recule encore, indifférente à cette explosion de passion.

Et comme il supplie toujours, elle murmure:

— Laissez-moi. Tous vos projets de travail et de vie nouvelle sont insensés. Vous êtes fou! Ne songez pas à l'avenir, mais occupons-nous du présent.

« Il s'agit d'abord de garder Vertes-Feuilles; et pour cela il faut que Micheline vous abandonne sa fortune personnelle.

— Ruiner ma fille... Oh! mon Dieu!

— Votre fille... Ah! ah!... votre fille!...

Et la pensée lui vint de tout dire à Antoine, de lui révéler les amours de Micheline et de Jean Bellanger, de lui apprendre la naissance de l'enfant; — mais au moment de parler elle hésita:

c'était gaspiller d'un seul coup les atouts qu'elle avait dans son jeu.

Vaincu, Antoine murmure:

— Je connais Micheline; — elle nous sauvera tous... et vous resterez châtelaine de Vertes-Feuilles.

Les choses, en effet, se passèrent de la sorte.

Micheline, implorée par son père, donna à Mauprat l'ordre formel de vendre les deux fermes et de payer les créanciers les plus pressants.

Malgré ses résistances, Mauprat dut s'exécuter. Les sommes procurées par la vente des fermes permirent d'éteindre pas mal de dettes criardes, mais elles ne furent pas suffisantes pour obtenir la levée des hypothèques grevant Vertes-Feuilles.

« C'est reculer pour mieux sauter, pensait Mauprat, et Mlle de Presles s'est ruinée bien inutilement. »

Quelques mois s'écoulèrent.

Puis un matin Mauprat fit sa réapparition à Vertes-Feuilles; il venait annoncer que cette fois le château serait mis en vente dans le courant d'octobre. Des affiches devaient sous peu être apposées sur les murs du parc, apposées aussi à Salmaize et à Verrey.

Le marquis de Presles, de plus en plus souffrant, sembla se résoudre à son malheur; mais dès le départ du vieux notaire, il s'alita, refusant de quitter sa chambre, où il se cloîtra.

Sous la poussée des souvenirs, il ferma les yeux, et parut comme endormi.

Oh! cette maison, autrefois si pleine de rires et de joie, cette maison si triste et si sombre aujourd'hui... qui donc va la lui prendre?

Là, dans cette chambre tendue de cretonne bleue, Micheline est née; — et quelle joie ce jour-là!... Des années pleines d'un parfait bonheur se sont écoulées dans cette maison qu'il lui faudra, hélas, bientôt quitter!

Et il songe à la mère de Micheline, à cette jeune femme qui fut autrefois la joie de son foyer; et son cœur s'émeut douloureusement.

Mais bientôt cette douce image s'évanouit, remplacée par celle de sa seconde femme, de la sirène aux yeux de velours, aux cheveux d'ébène... et Antoine sent un frisson le secouer tout entier.

Puis il s'endort.

Quand il s'éveille, Micheline est près de lui, anxieusement penchée.

— Ah! c'est toi, mon enfant?

— Depuis un moment je te regardais dormir, fit Micheline en se penchant plus encore pour embrasser son père.

— Oh! je voudrais dormir toujours; si tu savais quelle paix j'éprouve quand je ne pense plus à rien...

Micheline se taisait.

Immobilité près du lit, les yeux humides, elle regardait cet homme dont les regards semblaient l'implorer.

— Le soleil disparaît à l'horizon, fit la jeune fille en se dirigeant vers la fenêtre dont elle releva les rideaux.

— Oui, les jours sont courts, et déjà les feuilles tombent, fit Antoine; nous sommes à l'automne de l'année, et je suis, moi, à l'automne de mes jours!

— Mais tu verras d'autres printemps, père; et tu verras aussi la fin de nos peines.

Il secoua tristement la tête.

Et très bas:

— Les affiches sont-elles apposées sur les murs de Salmaize?

— Elle fit un effort pour parler, mais les sons s'arrêtèrent dans sa gorge.

Et comme Antoine s'alarmait de ce silence:

— Des acquéreurs doivent se présenter demain, dit doucement Micheline.

— Et notre vieille demeure sera vendue!

— Peu importe; — je ne la regrette pas, moi: elle me rappelle de trop douloureux souvenirs.

— Le jour où il me faudra quitter cette maison... je mourrai! fit-il d'une voix étranglée.

Micheline frissonna.

Elle descendit au parc; elle avait besoin d'air, besoin d'espace, besoin de solitude.

Le jour tombait. Les derniers rayons de soleil s'éteignaient, plongeant les fourrés, les allées, les taillis dans les ténèbres de la nuit commençante.

Un lourd silence planait sur toute la campagne, silence qu'interrompait seul le bruit des feuilles emportées par le vent.

Elle marchait lentement, le front bas, perdue dans ses pensées.

Non loin d'elle, un homme passa qui, l'apercevant tout à coup, s'arrêta aussitôt.

Et il prononça un nom.

Un éclair de joie dans les yeux, Micheline s'avança à la rencontre du promeneur attardé.

— Monsieur le docteur Bellanger, dit-elle en tendant la main au vieillard.

— Depuis longtemps, M. le marquis m'a autorisé à traverser le parc pour raccourcir mon chemin; je suis heureux d'avoir profité aujourd'hui de cette autorisation, car cela me procure le plaisir de vous rencontrer... et j'ai tant de choses à vous dire, mademoiselle Micheline.

— Hélas! moi je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez, fit-elle avec amertume, car certainement vous n'ignorez pas que, sous peu, Vertes-Feuilles sera mis en vente.

« Et ce me sera un bien grand chagrin de quitter cette vieille maison où je suis née, où est morte ma mère... »

« Puis, après, que deviendrons-nous, mon père et moi? où irons-nous nous réfugier? Ce sont là autant de pensées qui m'accablent; ah! docteur, nous sommes bien malheureux!

— Mais Jean vous aime... épousez Jean, fit le vieillard d'une voix tremblante; cela, je n'aurais jamais osé vous le dire quand vous étiez riche, mais aujourd'hui que vous êtes aussi pauvre que mon petit-fils, je peux bien me risquer, n'est-il pas vrai?

Elle eut un sourire si triste que Bellanger en fut tout ému.

— Je ne puis plus épouser Jean, fit-elle, la voix frémissante; non, je ne le puis plus.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Je l'adore! et à vous je peux bien l'avouer cet amour dont je suis fière; cet amour sur lequel j'avais fondé de si doux espoirs!

« Maintenant tout est fini pour moi; de quelque côté que je me tourne je ne vois que des gouffres où infailliblement je tomberai!

« Pour moi plus de joie, plus de bonheur; — autour de moi rien que des deuils, rien que des visages hostiles... »

Infiniment ému, le vieillard la regardait; — et elle, le front bas, les yeux fixés sur les feuilles tombées, songeait à son amour perdu, à son enfant qu'elle ne reverrait peut-être jamais... et les soupçons revenaient s'imposer à son esprit avec la dominante pensée que tous ces malheurs étaient l'œuvre de Morgane.

Et cette conviction profonde la faisait trembler.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant?

— Je viens d'éprouver comme un éblouissement. Oh! je ressens tant de si douloureuses émotions depuis quelques mois! J'ai été si terriblement frappée dans mes affections les plus chères!...

Et la pensée lui vint de dire à cet homme vénéré la naissance de l'enfant; de lui raconter la courte histoire de ce petit être, sa disparition; de lui confier l'horrible douleur serrant son cœur à la pensée qu'elle ne reverrait peut-être jamais Gracieuse...

Mais elle se tut; une rougeur fugitive couvrit son front, et ses lèvres blanches balbutièrent quelques paroles inintelligibles.

Elle dit cependant:

— Alors Jean va partir pour les colonies, pour le Sénégal, où il doit rester une année entière?

— Jean ne partira pas encore.

— Il m'avait cependant annoncé ce départ comme devant être très proche. J'en étais presque contente, car maintenant j'en suis à désirer que Jean s'éloigne à jamais de moi... puisque entre nous deux tout doit être fini.

\* Voir les numéros 149 à 163.

« L'un et l'autre nous sommes sans fortune. Le peu que je possédais — modeste patrimoine pouvant cependant me permettre d'épouser l'élu de mon cœur — je l'ai donné à mon père sans la moindre hésitation, afin de payer quelques dettes criardes et afin aussi de retarder la catastrophe devenue inévitable.

— Et vous avez tout donné... tout ?

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Ah ! ma pauvre enfant !...

— J'ai brisé mon avenir, mon amour, tous mes rêves de bonheur, dit-elle très bas. Maintenant rien n'existe plus, ne doit plus exister pour moi... que la pensée de sauver mon père du suicide.

« Oh ! seule je comprends ce qui se passe dans ce cœur d'homme, seule je connais les regrets cuisants qui l'écrasent ; — et jamais, docteur, jamais je n'abandonnerai mon père.

« Certes, je le sais, il a eubien des torts à mon égard ; mais, malgré tout, je ne puis oublier ma jeunesse heureuse passée près de lui, la tendresse profonde dont il m'a toujours entourée.

— Vous êtes une noble fille, Micheline.

Elle leva sur le vieillard ses beaux yeux noyés de larmes et ne répondit pas.

Tous deux étaient émus et songeurs. Le docteur Bellanger avait-il le droit, lui, de combattre chez Micheline ce sentiment de dévouement filial qui, à cette heure de si grandes peines, primait en elle tous les autres ?

Très doucement il dit :

— Jean peut donner sa démission, peut chercher un emploi civil. Il est intelligent et courageux... il trouvera certainement à gagner votre vie et la sienne. Alors vous pourrez vous marier... et vous n'aurez pas besoin de dot.

— Non, dit-elle, Je ne veux point briser l'avenir de Jean. Jean est soldat... qu'il reste soldat. Quoi qu'il arrive, mon cœur sera toujours plein de lui ; — je resterai fidèle à ce souvenir, à cet amour, l'unique de ma vie !

Et d'une voix où montaient des larmes, elle ajouta :

— Ne me tentez pas ! ne faites pas luire à mes yeux un bonheur et des joies irréalisables ! épargnez-moi... et ne me détournez pas de mon devoir !

Elle lui tendit la main ; — puis, sans un mot cette fois, elle continua sa promenade dans le parc, insouciant du vent fouettant son visage, des ramilles enchevêtrant ses pas.

#### XIV

Dès que furent placardées les affiches annonçant la mise en vente du château de Vertes-Feuilles et de toutes ses dépendances, de nombreux visiteurs, venus en phaéton, en landau, à pied, affluèrent pour visiter le domaine ; et pendant plusieurs jours la cloche de la grille ne cessa de retentir.

Aux acheteurs sérieux se mêlaient quantité de curieux ; et tous visitaient le château de la cave au grenier, se rendaient aux communs, parcouraient en tous sens le parc et les bois attenants.

Pendant toute la durée de ces visites, désormais quotidiennes, Antoine s'enfermait dans son cabinet de travail, se refusant à voir personne, excluant même de sa présence Morgane et Micheline.

D'ailleurs, pendant ces jours de détresse si grande, Morgane aimait, elle aussi, à s'isoler.

La vie nouvelle qui désormais devait être la sienne l'épouvantait ; et à Daniel qui maintenant passait avec sa mère des journées entières, elle contait ses peines.

L'enfant la comprenait... mais ne cherchait point à la consoler.

Dans le cœur de ce petit être s'élevaient une inquiétude et une angoisse inexplicables. Depuis longtemps l'enfant éprouvait un besoin de rancune contre sa mère en ongeant combien peu elle aimait Micheline — cette Micheline jouant avec lui comme une grande sœur, cette Micheline le berçant souvent dans ses bras.

Un jour qu'il était seul avec sa mère il lui dit d'un ton très grave :

— Mère, pourquoi n'aimes-tu pas Micheline ? Pourquoi la regardes-tu toujours avec de la colère dans les yeux ?

Et Morgane, interloquée par cette

question, repoussa brusquement Daniel, en lui disant d'un ton sec :

— Ne me parle jamais de cette fille ; tu entends... jamais.

Et l'enfant, baissant le front, avait fondu en larmes.

Mais aujourd'hui Morgane songe que seul Daniel lui restera désormais ; et elle se cramponne à ce gamin, s'enferme pendant de longues heures avec lui, lui raconte toutes ses peines.

La vie était donc effroyablement triste à Vertes-Feuilles.

Antoine s'affaissait de plus en plus ; la folie envahissait chaque jour davantage son cerveau ébranlé.

Un matin Mauprat vint annoncer pour le jour même une visite, à Vertes-Feuilles, d'un acquéreur sérieux, très riche, et disposé à payer comptant sans marchander.

suis horriblement malheureux, et je sens que je vais mourir ! Je ne sortirai pas vivant de cette vieille demeure où je suis né et où pendant tant d'années nous avons connu le bonheur !

« Oh ! vendre Vertes-Feuilles... je ne pouvais pas y croire, et j'espérais qu'un événement heureux et imprévu se produirait, nous sauvant tous.

« Tu as donné toute ta fortune, tu as signé tout ce que j'ai voulu, voulant essayer quand même d'éviter la catastrophe ; mais cet argent a été englouti je ne sais où... et en songeant à cela je sens le remords m'envahir.

« Et où iras-tu en quittant Vertes-Feuilles ? reprit Antoine en enveloppant sa fille d'un regard chargé de tendresse. Tu partiras sans doute en compagnie de Morgane et du petit Daniel, et tous trois vous vous réfugierez à Paris où, pendant

— C'est sans doute l'acquéreur sérieux dont Mauprat nous a annoncé la visite, dit-il d'une voix tremblante ; l'en prie, Micheline, va recevoir cet homme !

— Soyez tranquille, père, je ne l'amerai point ici.

Et, très calme en apparence, Micheline descendit au salon.

Son attente ne fut pas longue ; bientôt un domestique vint annoncer :

— Monsieur Pierre Dubreuil !

Pierre Dubreuil n'était point tout fait un inconnu pour Micheline ; bien des fois, au cours de ses promenades matinales, elle l'avait rencontré. Tous les jours Pierre l'avait respectueusement saluée ; mais jamais il ne lui avait adressé la parole.

— Sans doute, monsieur, vous venez visiter Vertes-Feuilles ? dit-elle d'un ton très calme.

— Oui, mademoiselle.

— Alors, si vous le voulez bien, je me mets à votre disposition pour vous conduire partout où vous désirerez aller.

— Votre père serait-il malade ? demanda Pierre Dubreuil, la voix quelque peu inquiète.

— Il est un peu souffrant ; cela m'a rien d'étonnant... après une telle catastrophe. Le malheur est à jamais entré dans notre maison, et maintenant je me demande ce que nous allons devenir tous !

Ils causaient comme deux amis se connaissant depuis longtemps ; une sympathie profonde et réelle pour le visiteur avait tout de suite provoqué chez Micheline cet épanchement, cette confiance.

Et lui l'écoutait, rêveur et triste. Le désespoir, les plaintes de cette belle jeune fille l'impressionnaient, faisaient trembler son cœur.

« Oh ! pensait-il, si j'étais jeune, lui offrirais mon nom et mon immense fortune ; mais je suis un homme de fatigue, usé prématurément par les soucis et les veilles. »

Et cependant, il n'avait guère que cinquante ans ; il était robuste, fort bien de sa personne, élégant et plein de distinction.

Longuement, il regarda Micheline ; et peu à peu, une expression de pitié refléta dans ses yeux devenus inquiets et profondément tristes.

Puis il dit d'un ton plein de douceur : — Si vous le voulez bien, mademoiselle, nous commencerons pas visiter le parc.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Du reste, reprit Pierre Dubreuil, je connais un peu le château pour l'avoir visité autrefois. Oh ! il y a bien longtemps de cela, et vous n'étiez point encore née. Votre père venait de se marier ; et c'est pendant le voyage de noces du marquis et de la marquise de Presles que j'ai pénétré à Vertes-Feuilles.

— La joie et le bonheur emplissaient alors cette vieille demeure ; — aujourd'hui, hélas, tout est bien changé. Ma pauvre mère n'est plus... et mon père ne tardera pas à la rejoindre. Quelques années de notre vie ont été calmes, mais les autres... les autres...

Ils descendirent au parc.

La journée était un peu froide, mais néanmoins, très belle. Le ciel, brumeux la matin, s'était brusquement éclairci et maintenant le soleil illuminait la campagne.

Jamais le parc et les bois n'avaient été si beaux !

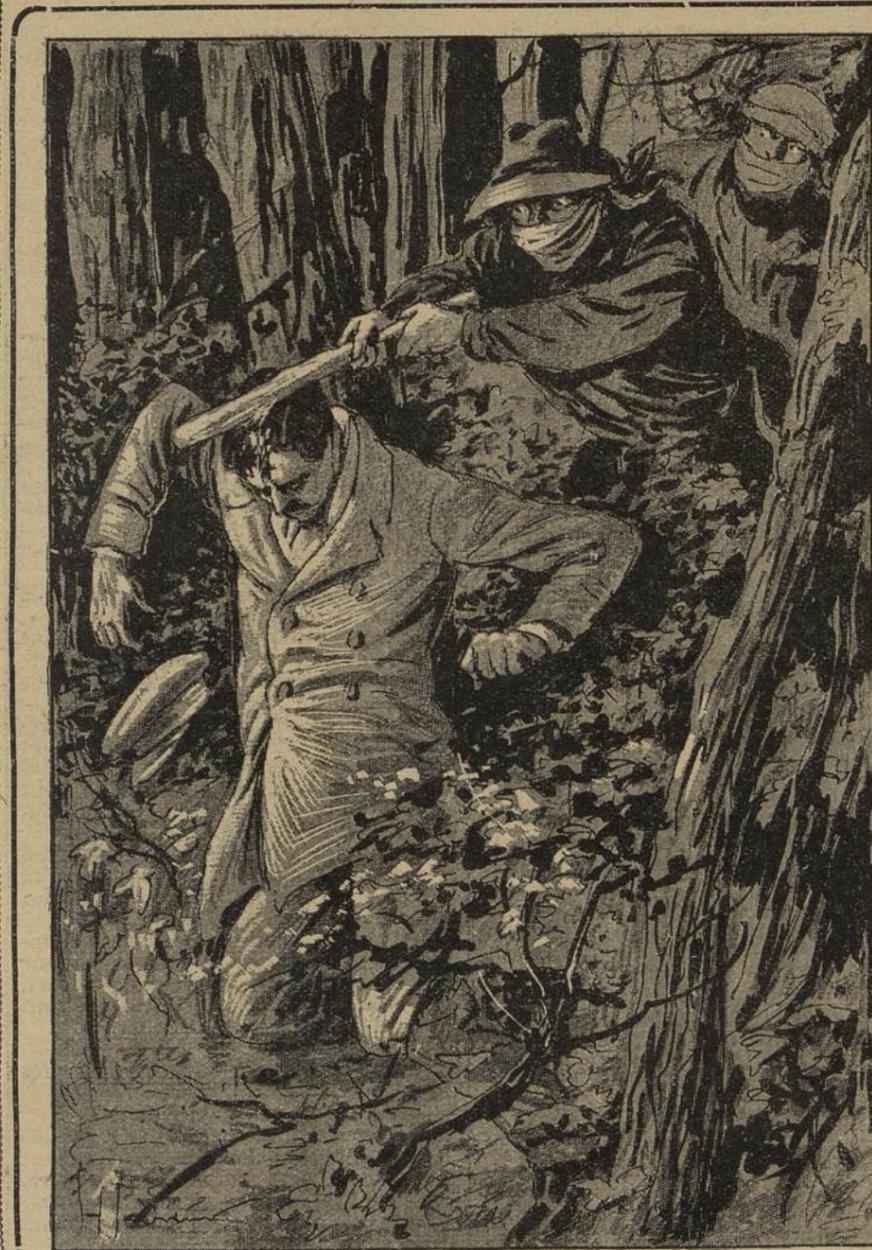
Et Micheline sentit son cœur trembler, ses yeux s'emplir de larmes.

— Voyez, monsieur, le soleil s'est levé de la partie, dit-elle, la voix tremblante ; regardez ces allées profondes, ces hautes futaies, ces pelouses magnifiques, convenez que tout cela est superbe.

— Vraiment superbe ! fit Pierre Dubreuil, pour dire quelque chose, car il n'avait d'yeux que pour cette fière jeune fille, tantôt le devantant, tantôt marchant à ses côtés.

Quand elle le précédait, c'était la taille svelte de Micheline qui le ravissait, son cou de cygne à demi voilé par les boucles blondes ; et quand elle était près de lui, c'était le fin profil de la jeune fille, sa bouche sérieuse, tout cet ensemble de grâce et de jeunesse qui éblouissait ses yeux.

(La suite au prochain numéro.)



LA GOUTTE DE SANG. — Un coup violent sur la tête avait abattu rapidement Richard.

C'était un voisin de campagne du marquis de Presles, un garçon millionnaire vivant pendant toute la belle saison dans une petite propriété avoisinant Vertes-Feuilles.

En apprenant cette nouvelle, Antoine eut un accès de désespoir terrible.

— Oh ! Mauprat, Mauprat, sauvez-nous ! ma tête éclate, je sens que je deviens fou !

Et cet homme fort, ce colosse, eut une crise de larmes.

Alors Micheline, se tournant vers Morgane, lui dit avec véhémence :

— Ah ! madame... madame... c'est vous qui avez apporté ici le malheur et le deuil !

— Allons donc ! Mais vous êtes folle, vous aussi...

Et, haussant les épaules, elle se retira furieuse.

Alors Micheline se rapprocha de son père debout, livide, près de la haute fenêtre dont il avait soulevé les rideaux.

— Oh ! mon enfant, mon enfant, je

bien peu de temps, hélas, vous pourrez vivre avec les épaves de notre fortune...

— Père, ne me parlez pas de Morgane, ne me parlez pas de cette femme ! s'écria Micheline d'une voix pleine de colère.

— Tu la hais ?

— Oui, je la hais ! Père, ne me parlez jamais de Morgane !

Et lui, d'une voix creuse, murmure :

— Morgane !... Morgane !...

Et se rapprochant de Micheline, éperdue, il demande :

— Pourquoi la hais-tu ? que t'a-t-elle donc fait ?

Micheline n'eut pas le temps de répondre.

Un coup de sonnette retentit.

Puis, d'une élégante victoria, arrêtée à la grille de Vertes-Feuilles, descendit un homme d'un cinquantaine d'années qui, après avoir remis les guides à un valet de pied, se dirigea vers le château.

Antoine avait tout vu ; et, brusquement, il avait refermé les rideaux.

# LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

## TROISIÈME PARTIE

### Perdus dans Paris

VIII (Suite.) \*

Il ne tenait pas à être aimé. Sobre, généreux, sans besoin, il ne gardait rien pour lui. Sa joie était dans la lutte qu'il poursuivait contre tous... et de se sentir dans les bas-fonds une puissance dont on parlait souvent, là-haut, à la lumière, non sans curiosité et non sans terreur... Il faisait le mal pour le mal, non pour le profit.

Trahi une fois — et il avait tué le traître — il avait été condamné à mort... et gracié, naturellement.

Quand on lui apporta sa grâce, il haussa les épaules en un geste de suprême mépris :

— Les imbéciles !

Un an après, évadé, il rentrait en France. A la préfecture, on le croyait mort.

Son frère, pauvre et maladif, sans énergie et sans volonté, et sur lequel il exerçait une influence néfaste, le rejoignit en Belgique. De là ils rentrèrent en France, où, pendant deux ans, ils restèrent à la verrerie de la Chalade sous les noms de Pierre et Denis Sambut, avec de faux papiers parfaitement en règle, comme tous les faux papiers. Pierre n'avait pas tardé à se faire remarquer par sa vive intelligence et par ses connaissances spéciales. En vivant là, de la vie des honnêtes gens, retirés et solitaires, au milieu des autres ouvriers qu'ils fréquenterent peu, Pierre et Denis n'avaient aucun but. Ils attendaient, voyaient venir, décidés à regagner Paris lorsqu'ils auraient la certitude que Paris avait perdu entièrement le souvenir de Coribasse.

L'arrivée de Richard, comme directeur de la verrerie, précipita les événements.

Richard et Sambut s'étaient trouvés ensemble à l'École centrale !!

Lorsque Sambut, pour la première fois, aperçut le jeune homme, lorsqu'il le reconnut, il se crut perdu...

Et sa première intention avait été de fuir !...

De fuir, sous le premier prétexte... de fuir sans attendre une heure de plus, car le danger était terrible...

Mais, la première entrevue avec Richard, celle qui l'effrayait, le rassura.

Richard causa avec Sambut le plus tranquillement du monde... Comment aurait-il pu se douter que cet ouvrier n'était autre que le bandit dont il avait vu le nom dans les journaux à la suite de tant de crimes, le bandit dont il avait été le condisciple, accusé, condamné, mort au bagne?... Puis, Richard, en arrivant à la Chalade, avait une pensée qui primait chez lui toutes les autres, détruisait toute préoccupation qui n'était pas celle de son bonheur... Il se rapprochait de la Viergette ! Il allait pouvoir embrasser sa mère !... Sa joie était profonde...

Pierre Sambut, dès lors, ne songea plus à s'enfuir... Il resta, mais attentif, l'œil au guet.

Du temps s'écoula. Son nom n'était plus prononcé. On l'oubliait. Il allait pouvoir réapparaître dans ces dessous de Paris qu'il aimait, pour une vie nouvelle, pour des crimes et des exploits nouveaux. Et, en quittant la Chalade, il emportait des certificats de Richard qui prouveraient son travail, chose précieuse, et sa parfaite probité !...

Alors, survint le coup de foudre qui renversa ces projets.

Il avait cru remarquer, depuis quelques jours, que Richard le considérait à la

dérobée, comme si, enfin, il avait été frappé par quelque lointain souvenir.

Mais il y avait trop longtemps que Sambut était à la Chalade, pour rien craindre.

Du moins, il le pensait. Et il n'en

merveilleuse acuité d'intelligence, tout qui s'était passé dans le cerveau de Richard... Richard avait fini par être frappé de la ressemblance de Pierre Sambut avec Coribasse, son condisciple. D'abord, il n'avait pas tenu compte de

s'était passé, vit de loin Richard, qui ne faisait aucune attention à lui, en apparence, lui rendit compte, posément, tranquillement, de l'accident de son équipe, et ce fut tout.

A la cloche du déjeuner, il fut le dernier à sortir, méticuleux et plein de zèle. Chez lui, où Denis l'attendait, son visage changea. Il tomba sur une chaise, essuya son front couvert d'une sueur glacée, dit : « Nous sommes perdus ! » et raconta tout à son frère.

Cet homme rebondissait vite : un quart d'heure après, sa résolution était prise.

Il fallait quitter la Chalade sans laisser de péril derrière eux...

Or, le péril, c'était Richard...

Richard fut condamné à mourir... et à mourir la nuit même qui allait suivre...

Mais la mort de Richard amènerait une enquête, une perquisition, des recherches et, dans ces recherches, on retrouverait peut-être le journal avec le portrait de Coribasse.

Coribasse serait reconnu par tous les ouvriers...

Et le meurtrier de Richard serait ainsi clairement désigné à la justice.

C'était perdre du même coup, pour l'Ingénieur, tout le bénéfice de tant de longues et patientes précautions pour se refaire une personnalité nouvelle.

Donc, il fallait aussi rentrer en possession de ce document.

La journée s'écoula sans événements. Pierre Sambut ne quitta pas les ateliers avant cinq heures. Quant à Denis, faible et souvent malade, il demanda et obtint un après-midi de repos. Il passa cet après-midi, non point dans son lit, mais à surveiller les allées et venues de Richard, car les deux frères redoutaient, soit un voyage du directeur à Verdun pour avertir le parquet, soit une dépeche. Aucune dépeche ne partit. Richard ne paraissait pas songer à se déplacer. Peut-être la certitude n'était-elle pas encore entrée dans son esprit que Sambut et Coribasse fussent le même homme... et attendait-il une dernière preuve... Peut-être avait-il d'autres préoccupations qu'il emportait sur celle-là, et dont on devait retrouver la trace dans les supplications qu'il allait adresser à sa mère, quelques heures plus tard, au rendez-vous de la Maison-du-Roi.

« Mère, il faut que je quitte ce pays, et que je m'éloigne de toi... Parce que je t'aime trop et que j'ai peur pour toi... Nous aurons beau nous entourer de prudence, si l'on découvrirait un jour nos entretiens, que croirait-on ? A quelles monstrueuses inventions ne s'arrêterait-on pas ? As-tu pensé que ton bonheur dépend de notre secret, avec le bonheur de ceux qui t'entourent ? »

Pierre Sambut, en sa qualité de contre-maître, avait ses livres entrées chez Richard. Cela ne pouvait surprendre personne de l'y voir venir. Toutefois, prudent jusque dans les moindres détails, il s'arrangeait, au courant de la soirée, pour pénétrer dans le cabinet de travail sans être vu, et en l'absence de Palmyre... Richard lui-même était absent. Les deux frères venaient de le surprendre dans la forêt et même lui avaient parlé... Sambut explora le cabinet, força des tiroirs, remua des papiers, ne laissa pas un coin inexplo-

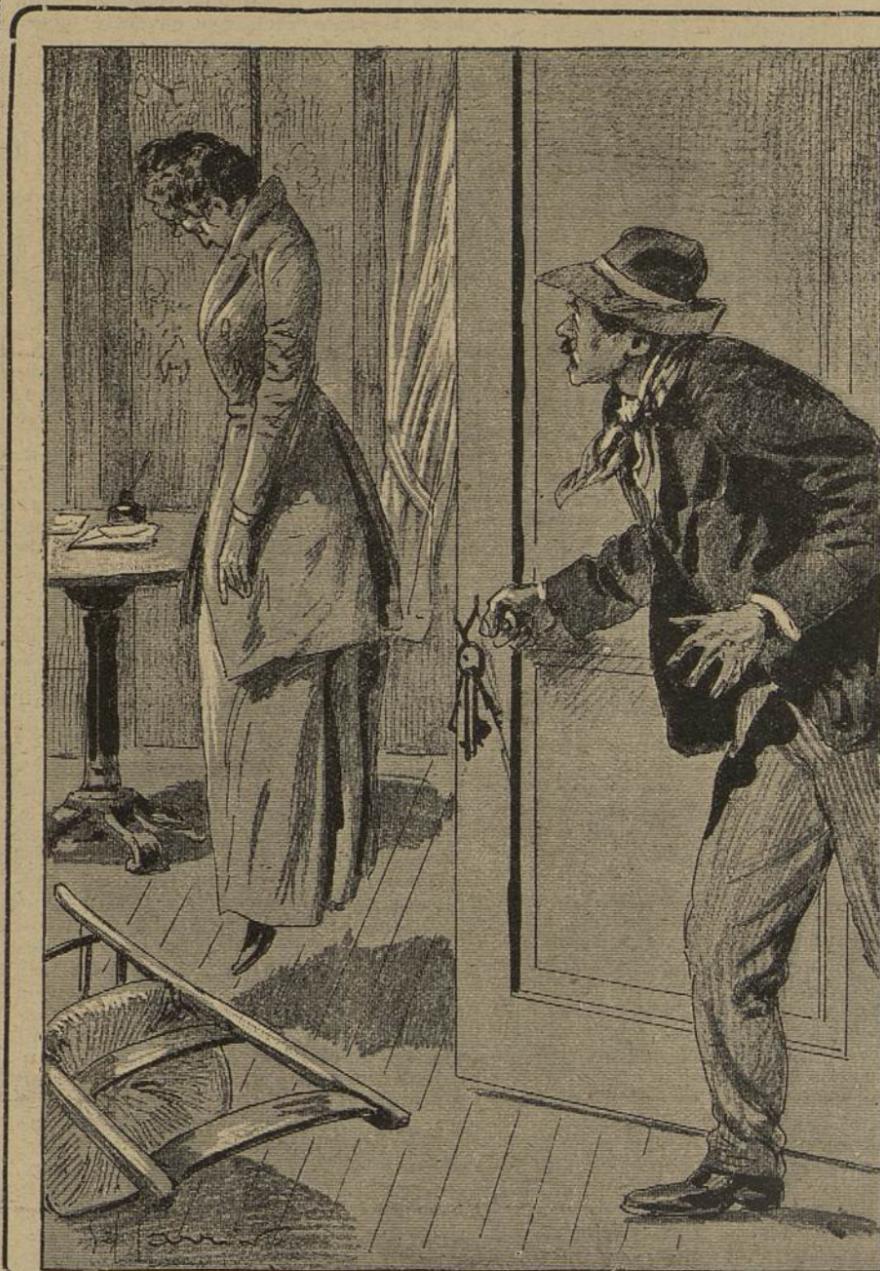
Et il ne trouva pas le document qu'il cherchait.

Il faillit même être pincé en pleine besogne de cambriolage par la cuisinière qui entra pour dresser la table et mettre le couvert.

Il se jeta derrière le bureau, le ventre contre le plancher, retenant son souffle. Quand elle sortit, il enjamba la fenêtre et sauta. La nuit était venue. On ne le vit pas.

Denis l'attendait derrière le hangar. Il le rejoignit en rampant.

— Je n'ai rien trouvé. J'ai tout visité... Ma conviction est faite... le journal est sur lui...



LA GOUTTE DE SANG. — La porte s'entre-bâilla et une tête apparut... Coribasse!...

manifesta aucune émotion, dans ses rapports fréquents avec le directeur.

Or, un matin, ayant à lui rendre compte d'un accident qui venait d'interrompre le travail d'une des équipes de la verrerie, il entra inopinément, et sans être attendu, dans le cabinet de Richard. Il avait frappé, il lui avait semblé qu'on lui avait répondu, et il avait poussé la porte.

Le bureau était vide. Richard venait de sortir. Sur la table; des masses de lettres ouvertes, une correspondance commencée, des journaux ouverts, jetés en fouillis.

Tout cela n'était rien... C'étaient les détails de la vie de tous les jours... Mais, sur le buvard, s'étalait, déplié, un journal de Paris qui donnait en première page un portrait, et Sambut, blême et frémissant d'épouvante, se pencha sur ce portrait.

Il venait de se reconnaître !... Ce portrait était le sien ! ! !

Et le journal était vieux de deux ans ! Du coup, il reconstitua, avec une

cette découverte. Puis, cela s'était changé en idée fixe. Et voilà pourquoi, en ces dernières semaines, Sambut avait surpris tant de regards soupçonneux attachés à sa personne... Sambut suivait le travail qui s'était fait dans l'esprit de Richard... Celui-ci avait voulu éclaircir ses soupçons, en avoir le cœur net... Il avait fait rechercher, à Paris, un journal relatant la condamnation de l'Ingénieur et donnant son portrait.

Ce journal lui était arrivé par le courrier du matin.

Le danger devenait terrible, inévitable.

Sans aucun doute, Richard aurait tout à l'heure la certitude que la verrerie abritait le bandit que l'on croyait mort au bagne...

Il préviendrait le parquet de Verdun... C'était la catastrophe !...

Il sortit discrètement, sans attendre le retour de Richard et s'assura que personne ne l'avait vu entrer. Il alla reprendre son travail, comme si rien ne

\* Voir les numéros 128 à 163.

— Alors ?  
— Alors c'est bien simple... Nous ferons d'une pierre deux coups... Tu m'as compris ?

L'autre ne répondit rien. Il avait peur. Pierre le regarda et haussa les épaules. Il savait que, malgré ces faiblesses et ces terreurs, il avait en lui un complice. Il le dominait. Devant l'aimé, Denis tremblait, se faisait tout petit. Et, du reste, Pierre n'était pas sans éprouver pour ce malade une sorte d'affection, faite de pitié et de protection.

Pendant la soirée, ils essayèrent de rencontrer Richard. Vers six heures, l'un d'eux l'avait vu se diriger vers la Maison-du-Roi, et c'était tout de suite après que Pierre avait pénétré dans le cabinet de travail. Ils rôdèrent jusque vers huit heures du soir autour des bureaux ; Palmyre, la femme de ménage de Richard, manifestait de l'inquiétude. Ils prirent sur eux de la rassurer et s'éloignèrent dans la direction de la forêt. N'avaient-ils pas la chance de le rencontrer à son retour ?

A deux reprises, Denis donna des marques d'hésitation. La seconde fois il fut pris de faiblesse. Il était neuf heures. Ils passaient alors dans un chemin bordé par les ruines d'un mur qui avait servi de clôture au potager de la ferme des Prunes.

Coribasse dit sourdement :  
— Bast ! tous les sangs sont rouges ! Denis se redressa, reprit ses forces pour le crime et répliqua :  
— Frappe dur, alors, et qu'il ne fasse pas seulement : ouff ! !

L'aveugle, Jarrioles, couché au long du mur écroulé, avait entendu cela. Mais, trop loin pour reconnaître le son de la voix, il n'eut que des doutes...

Entre neuf heures et onze heures et demie que s'était-il passé ? Nos lecteurs ont assisté à tous les événements de cette nuit si remplie et si tragique... à tous les événements, sauf un qui explique les autres en éclairant d'une vive lumière ce qui restait de mystérieux et de ténébreux : le meurtre de Richard...

Il n'était pas sept heures quand Renaud avait eu avec son frère cette querelle violente à la suite de laquelle, saisissant le fils de Mathilde à la gorge, il avait serré, serré, jusqu'à ce que le pauvre garçon tombât, immobile, pareil à un cadavre...  
— Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! !

Il le croyait. Il se trompait. Il l'aurait cru, même s'il était resté là, car pendant une heure, Richard resta rigide. Puis la vie revint à ce corps qu'elle n'avait pas complètement abandonné ! Il fut long, bien long à se reprendre, à retrouver assez de force pour se redresser, pour marcher... pour se rendre compte de ce qui s'était passé...

Lentement, s'arrêtant à chaque pas, il reprit le chemin de la verrerie.

Il s'approchait de la lisière du bois et il entendit sonner dix heures à l'église de la Chalade... En même temps que dix heures sonnaient, un chien se mit à hurler lamentablement dans la ferme des Prunes, qui était voisine...

En même temps aussi, Richard s'écroulait dans l'herbe.

Deux ombres noires qui le suivaient depuis quelques minutes s'étaient jetées sur lui, par derrière, et un coup violent à la tempe l'avait abattu rapidement. Sans qu'il poussât un cri... sans qu'il poussât un soupir...

Le chien cessa de hurler. Les ombres se penchèrent vers le corps, le fouillèrent et sans doute trouvèrent ce qu'elles voulaient, car il y eut une exclamation de joie étouffée...

A ce moment, la lune, entre deux nuages, éclaira les assassins...

Ils avaient passé par-dessus leurs vêtements une longue blouse noire... Leur visage était noirci d'une couche de charbon... et, pour se rendre plus méconnaissables encore, un foulard leur barrait la moitié de la figure...

Le crime accompli, ils se retirèrent dans les broussailles, s'y couchèrent l'un contre l'autre et se concertèrent à voix basse... à quelques pas de l'homme qui dormait là son dernier sommeil...

Aucun bruit dans les arbres. C'était le silence absolu, c'était la solitude.

— Allons ! dit Pierre... ne tremble pas... Je te promets que la justice y perdra son latin...

Ils piétinèrent la mousse, pour y effacer toute trace de sang, enlevèrent le corps, et alors commença la lugubre course vers les fours à chaux...

On sait le reste... Modeste et Valentine avaient assisté à ce spectacle...

A onze heures, à l'instant où le corps de Richard dégringolait dans le brasier, Léopold, « Plus-qu'un-homme », avait poussé son second hurlement...

A onze heures et demie, ils avaient retiré leurs blouses, enlevé les foulards, lavé leur visage dans l'eau d'une source et ils reprirent la route de la verrerie.

Devant la ferme des Prunes, Pierre murmura, sous l'émotion d'un souvenir qui traversait son cerveau :

— As-tu vu, comme elles étaient belles dans leur épouvante !

Jarrioles était là encore, derrière l'écroulement du mur du potager. Il allait passer les jours suivants à essayer d'apprendre à qui appartenait cette voix. Mais l'aveugle avait été vu par les bandits. De là, leur premier soupçon : il fallait se défier du vieillard !...

A minuit, Renaud et Simon, également méconnaissables sous les blouses de travail et le visage noirci, sortaient de la Vierge.

Ils voulaient faire disparaître le cadavre de Richard. Dans un coup de folie, dans la terreur atroce du scandale qui jaillirait sur leur père si la justice venait à découvrir la culpabilité de Renaud, ils avaient conçu l'odieux projet de le traîner, ainsi qu'ils l'avaient fait les autres, jusqu'aux fours à chaux et de le jeter aux brasiers...

Ils cherchèrent le cadavre, là où Renaud l'avait laissé...

Et que l'on juge de leur affolement... qu'on se rappelle leurs abominables détresses...

Le cadavre n'était plus là !... Et la forêt semblait vouloir garder son secret ! !

Tel était le mystère...

Et tant que ce mystère ne serait pas éclairci, Renaud et Simon devaient se croire coupables... Fils de Cain, coupables — du moins Renaud — du meurtre de leur frère !

Seuls au monde, les vrais coupables — c'est-à-dire les Sambut — seules au monde, Modeste et Valentine, pouvaient expliquer la vérité que Jarrioles, lui, avait devinée et dont il allait faire la confidence à Mirador lorsque, emportés par leur premier crime et forcés d'en commettre un second, Coribasse et son frère l'avaient perdu, avec son chien.

On comprend dès lors quel intérêt dramatique s'attachait aux jeunes filles, et les efforts, en sens inverse, de Mirador et de Pierre Sambut, pour se rapprocher d'elles.

Les Sambut n'avaient pas quitté la verrerie. Ils eussent éveillé les soupçons. Puis Jarrioles les inquiétait. On sait avec quelles menaces ils comptèrent Modeste et Valentine, quels furent les attentats contre elles. Quant à l'aveugle, ils avaient surpris ses confidences à Mirador, près de la Maison-du-Roi, et sa mort avait été aussitôt résolue...

La morsure de « Plus-qu'un-homme » les perdit... Mirador veillait, infatigable. Déjà ils sentaient se former les soupçons de l'officier, ces soupçons devenir des certitudes... De part et d'autre, ce fut, durant certains jours, une lutte de prodigieux sang-froid... Puis Coribasse vit le terrain se dérober sous lui... Il eut peur.

S'enfuir, il n'avait que ce moyen.

Mais en s'enfuyant il laissait derrière lui une double preuve de son crime : sa fuite d'abord, qui serait considérée, quoi qu'il fit, comme un aveu ; ensuite, la présence à la Vierge de Modeste et de Valentine, qui parleraient.

Elles parleraient, quand elles ne sentiraient plus peser sur leur vie les terribles menaces des deux hommes noirs...

Alors, ce furent les lettres, qui tombèrent sur elles comme autant de coups de foudre, renouvelant ces menaces, évoquant la lugubre scène des fours à chaux.

Ce fut la tentative, par la neige, pour pénétrer chez elles la nuit.

Ce fut l'essai d'empoisonnement par les timbres-poste, dû à l'imagination criminelle de Coribasse, servie par des moyens scientifiques.

Tout cela fut vain.

Le danger se rapprochait d'eux jour par jour.

Ils durent y échapper en prenant la fuite.

Il n'était que temps ; Larmouset, prévenu, allait les mettre sous les verrous.

Tous ces détails, Mirador ne pouvait les connaître de point en point. Il ne pouvait que les entrevoir... Mais une

certitude lui était venue du moins : la culpabilité des Sambut... En quoi consistait cette culpabilité ? Comment pouvait-il se faire que ces deux hommes fussent les meurtriers de Richard, puisque Renaud avouait et prouvait qu'il en était, lui-même, l'assassin ? Mystère à éclaircir plus tard. Dans tous les cas, ses recherches à Paris n'avaient fait que confirmer sa croyance, car ces recherches venaient de lui apprendre que l'un des frères Sambut était un redoutable bandit, auprès duquel, sans soupçons, il avait vécu à la Chalade.

— Bonjour, Pierre Sambut ! Bonjour, Coribasse ! avait-il lancé, d'une voix de gamin, provocante et goguenarde.

Et, désormais, la situation entre eux était claire et inéluctable.

L'un des deux devait mourir !

La violente passion de Sambut l'aimé pour Modeste, était née en cette même nuit où il avait accompli son forfait contre Richard.

Éperdue, demi-morte d'effroi, elle était si belle, quand elle se traînait à ses pieds, en le suppliant de lui laisser la vie...

— Peut-être était-ce à ce sentiment qu'il avait obéi en l'épargnant...

Et il y repensait, sur la route de la Chalade, quand il avait dit :

— As-tu vu comme elles étaient belles, dans leur épouvante !...

Denis n'avait rien répondu ; mais il se disait aussi : « Oui, bien belles, bien belles ! » Et, en disant cela, c'était à Modeste, également, qu'il pensait, comme l'aimé !...

Pourtant, ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, essayé de les revoir... Le hasard, seul, les avait mis le matin en présence des jeunes filles à l'estaminet des « Trois-Pinsons ». Cette vue n'avait fait qu'augmenter leur passion naissante... Mais l'intérêt de leur défense personnelle, le danger qui les menaçait s'ils commettaient une faiblesse ou une imprudence, tout cela leur fit oublier, durant les semaines qui suivirent, ce sentiment qui tentait d'amollir la dureté de ces deux cœurs sans pitié.

Ils oublièrent. Les menaces proférées près des fours à chaux, ils étaient prêts à les exécuter... Mieux ! ils les exécutèrent... Sans Mirador, qui semblait avoir le don de divination, elles étaient perdues !...

Elles faillirent l'être, dans ce compartiment de troisième classe qui les emportait vers Paris, et où vinrent se réfugier soudainement les deux bandits, en fuite.

Elles ne s'étaient pas trompées, lorsque leur instinct les avait averties que des pensées sinistres agitaient ces hommes, lorsqu'elles avaient senti peser sur elles deux lourds regards... lorsqu'elles les avaient surpris s'entendant silencieusement avec de simples gestes, avec un simple coup d'œil... lorsqu'elles les avaient vus se rapprocher d'elles sur la banquette comme s'ils n'attendaient plus maintenant que l'instant propice pour se jeter sur elles... Et pour les deux pauvres filles, ces minutes avaient été de si complète terreur qu'elles avaient cru en eux, reconnaître à certaines façons de parler, à certaines intonations, les deux hommes noirs des fours à chaux de la Chalade...

Ce qui le sauva ce matin-là, ce qui les avait sauvées la nuit du meurtre, ce fut leur beauté, si touchante, leur faiblesse...

La beauté de Modeste, surtout.

Pierre Sambut sentit renaître en lui la vive et puissante émotion de la première entrevue... il se laissa entraîner dans cette tempête de son cœur...

Et il ne devina point que cette tempête emportait Denis pareillement...

L'attentat avorté de l'hôtel du Volga venait de lui. Il s'en souvint longtemps. Son poignet brisé lui faisait mal encore.

Il ne se décourageait pas pour si peu...

— Modeste sera à moi... Je la veux ! Je l'aurai ! ! !

On connaît assez, désormais, Coribasse, l'ingénieur, pour être sûr qu'il ne reculerait devant aucun crime, afin d'assouvir sa passion.

— Ah ! non, pas ça ! je n'aurais qu'à voir la grimace que je vais faire ! !

Et elle resta pendue...

Elle avait eu soin de fermer sa porte à clef, pour ne pas être dérangée dans ses préparatifs de mort. Car elle était bien décidée : Elle voulait mourir.

Au moment où elle repoussait du pied la chaise, des pas furtifs s'arrêtaient de l'autre côté de la porte et elle aurait pu entendre un ferraillement dans la serrure.

Mais déjà elle n'entendait plus rien, la pauvre Modeste, etroulait dans l'éternité.

Le bruit, d'abord prudent, s'accroissait bientôt.

On prenait confiance... Il se fit un défilé brusque... la serrure s'ouvrit... la porte s'entre-bâilla et une tête apparut... aux yeux sombres, ardents, résolus.

Coribasse !...

Il eut, aussitôt, un spectacle terrifiant qui s'offrit à lui, une exclamation de stupeur... Modeste pendue ! Modeste morte !

Il coupa la corde, la reçut dans ses bras, desserra le nœud cruel autour de ce cou délicat et pur qui déjà rougissait et se tuméfiait.

Et il porta sur le lit ce corps d'où la vie semblait s'être retirée.

Il avait trop de sang-froid pour ne pas réfléchir que si on le découvrait, lui, Coribasse, auprès de ce cadavre, son passé de crimes le ferait accuser aussitôt.

La passion l'emporta sur toute crainte. Il alla refermer la porte. Il resta seul avec la jeune fille.

Quand il revint auprès du lit, il eut la joie de constater qu'elle respirait encore...

— Allons, la chance est pour moi ! murmura-t-il.

Un regard autour de lui, dans cette humble chambre banale d'hôtel lui fit découvrir sur la table les trois lettres écrites par Modeste.

Celle à Valentine, celle à Giselle, celle à Jean Mirador.

Il s'en empara, en murmurant :  
— Je saurai ce qu'ils pensent ! Cela peut me servir à connaître les sentiments qu'ils éprouvent les uns pour les autres. Car il était psychologue à sa manière.

Lentement, elle revenait à la vie... Ses yeux, étonnés, errèrent un moment au hasard, et tout à coup s'arrêtèrent sur la corde qui pendait toujours au plafond.

Ce fut ce détail qui fit écarter les autres souvenirs.

Mais elle se souleva, soudain... Elle a cru percevoir, auprès d'elle, une respiration halelante, oppressée...

Elle se retourne... Et elle découvre Coribasse qui le regarde, qui la guette, qui semble aspirer ce jeune corps abandonné et sans défense de toute l'ardeur de sa passion mauvaise...

Elle pousse un faible cri, ferme les paupières et reste immobile...

Cette vision l'a épouvantée...  
— Toujours lui ! murmure-t-elle. Je le verrai donc toujours, partout, près de moi ?

Car elle ne croit pas à la réalité de ce qu'elle a vu. Elle croit à un nouveau et fatigant rêve... Quelques secondes d'éveil et cette vision retournera au néant.

Le souffle devient plus rauque, tout à fait perceptible cette fois...

Il se rapproche d'elle... Elle fait mieux que de l'entendre, elle le sent contre son cou et contre sa nuque, ainsi qu'un frôlement impur...

Elle se dresse, éperdue... Et l'homme tend les bras, en bégayant des mots d'amour.

— Je t'aime ! je t'aime ! ne crains rien de moi, si tu veux être à moi !

Cet homme, elle le reconnaît... Celui qui lui a fait une peur si grande lorsqu'elle s'enfuyait à la Vierge... Celui qui la guettait, à Paris, à la sortie du train... qui la guettait encore sur un banc, en face de l'hôtel du Volga... qu'elle avait cru rencontrer plusieurs fois depuis lors, comme s'il s'acharnait à la suivre... et dont le visage de férocité implacable la hantait à ce point qu'elle s'imaginait l'avoir revu même à l'hôtel de la rue Boissy-d'Anglas, penché sur elle, les lèvres touchant ses lèvres...

Elle ne s'était donc pas trompée ?... Elle crie, à demi évanouie de peur :  
— Au secours ? Au secours ! !

Sa voix s'étrangle dans sa gorge, ne dépasse point les limites de la chambre étroite.

Il voit bien cela et il se met à rire.  
— Je crois qu'il faut te résigner, ma belle ! dit-il...  
Modeste joint les mains. Ses genoux fléchissent. Elle s'affaisse sur le lit. Et, elle qui est innocente de tout, comme si elle avait commis quelque crime, elle qui n'a été que malheureuse, s'évanouit tout à fait en disant :  
— Pardon ! Oh ! pardon... Ayez pitié...  
  
(La suite au prochain numéro.)

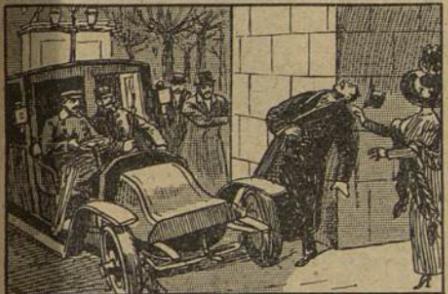
## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

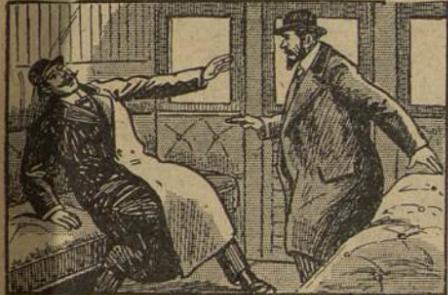
**ACTE DE COURAGE.** — A l'angle du boulevard des Invalides et de la rue de Babylone, un cheval attelé à un fiacre s'emballa. Malgré les efforts du cocher, il partit à toute allure



sur le boulevard : l'agent Saladin s'élança résolument à la tête de l'animal, mais il roula sous la voiture qui lui passa sur le corps. Malgré ses blessures, il se releva, s'élança à nouveau et maîtrisa la bête. PARIS.



**ACCIDENT D'AUTO.** — Un directeur au ministère de la marine se trouvant sur l'un des refuges des chevaux de Marly quand un taxi-auto, conduit par un chauffeur accompagné d'un garde municipal, monta sur le refuge en voulant éviter un autobus. Le fonctionnaire fut grièvement blessé à la jambe gauche. PARIS.



**COUP DE REVOLVER.** — Au moment où un train de la ligne de Vincennes arrivait en gare de Neuilly, une détonation retentit. Une balle, traversant le plafond d'un wagon de troisième, pénétra dans le compartiment et blessa à la tête un employé de commerce, qui dut subir l'opération de la trépanation. Une enquête est ouverte pour retrouver l'auteur de cet attentat. PARIS.

## MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

**LE CONDAMNE FERGER.** — Un public aussi nombreux que choisi se trouvait à la cour d'assises de Versailles où a comparu le forçat évadé Ferger, dont le récent mariage avait éveillé toutes les curiosités. L'accusé a d'ailleurs paru très flatté de cet empressement et c'est calme, souriant, en homme heureux du devoir accompli, qu'il s'est présenté devant ses juges.

L'interrogatoire de Ferger a porté exclusivement sur une vingtaine de cambriolages fort ordinaires auxquels il participa lorsqu'il faisait partie de la bande Hautefeuille et Cie, envoyée au bagne, en 1908, par le jury de Seine-et-Oise.

L'inculpé, d'ailleurs, nie tout, aussi bien les vols que la tentative de meurtre qu'il commit en juin 1907, en tirant trois coups de revolver sur le brigadier de gendarmerie Fortin, de Juvisy, qui voulait l'arrêter.

Ferger, toujours bon homme, déclare ne se souvenir de rien, car il était fou à cette époque.

Seize témoins sont ensuite entendus ; on brise les sceaux de quelques pièces à conviction ; on établit que Ferger buvait chaque jour un nombre incalculable d'absinthes, puis le docteur Thibault, de l'asile d'aliénés de Clermont, vient faire la seule déposition intéressante : il déclare, en effet, que son expansionnaire est réellement fou, mais par intermittences. « En dehors de ses accès d'épilepsie alcoolique, c'est un homme d'une rare douceur ! »

Ce compliment fait rougir Ferger, qui baisse modestement les yeux.

Un mouvement de curiosité se produit alors parmi les assistants. C'est Mme veuve Crots maintenant Mme Ferger, qui est appelée à la barre. Elle fait un éloge superbe de son mari qui, pendant un an qu'il fut à son service, le montra un employé modeste. En se retirant, le témoin lance un long regard à l'accusé, qui lui envoie un baiser. Et l'on rit.

Enfin, la parole est donnée à M. Samma,

substitut du procureur de la République, qui prononce un réquisitoire assez indulgent ; M<sup>e</sup> Corret présente ensuite en termes émus la défense de Ferger, qui par instant s'attendrit jusqu'aux larmes et le jury se retire pour délibérer sur les cinquante-deux questions qui lui sont soumises.

Après une heure de délibération, les jurés reviennent avec un verdict affirmatif, mais en écartant toutefois l'inculpation de tentative de meurtre.

En conséquence, Ferger s'entend condamner à quinze ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour.

**UN INCIDENT TRAGIQUE.** — Marie-Louise Jobard, cuisinière, était accusée d'avoir, le 10 août dernier, tué à coups de revolver son amant, le contrôleur d'omnibus Louis Meunier.

L'héroïne de ce drame passionnel, qui est hystérique d'après le médecin aliéniste chargé de l'examiner, déclara, dans son interrogatoire, que, si elle avait prémédité son crime, elle avait eu l'intention de se suicider immédiatement après.

Il y a lieu de croire qu'en n'exécutant pas son projet elle entendait le réaliser à l'audience, mais dans le cas seulement où elle serait condamnée.

En effet, le jury de la Seine, faisant preuve d'une indulgence excessive, venait de rapporter un verdict des plus atténués lorsque, pendant la délibération de la cour, Marie-Rose Jobard, sortant brusquement de sa poche une paire de ciseaux très effilés s'en porta un coup au cœur.

Sa tentative de suicide échoua, car son corsage fut seul atteint et déchiré.

Sur ces entrefaites, la cour revint et prononça contre la meurtrière du contrôleur d'omnibus la peine de deux ans de prison.

### L'ENTERREMENT D'UN ORIGINAL

Turin, ville calme par excellence, surtout depuis que s'est close son Exposition, a été remuée par un spectacle original.

Toute la cité n'a-t-elle pas été traversée par un cortège comme on eut l'occasion d'en voir rarement !

Luigi Rossi, retraité de l'Etat, après avoir été pendant de longues années très humble messager postal sur les lignes du Piémont, est mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant à sa femme un capital de 20.000 francs et un testament aux clauses très strictes.

Il exigeait qu'une musique, bien payée, l'accompagnât au cimetière, en jouant, au lieu de marches funèbres, des chansons populaires.

Au domicile mortuaire, une barrique de vin portant l'étiquette *Così Volta* (il voulut ainsi), était mise en perce pour offrir deux verres de vin à chacun des assistants. Ceux-ci reçurent en outre, deux cigares, et ils devaient, au cime-

tière, absorber encore un dernier gobelet en l'honneur du défunt.

Le cortège se mit en route, les hommes fumant, les femmes chantonnant, la fanfare exécutant naturellement la fameuse marche *A Tripoli*.

La veuve marchait en tête, portant un manteau rouge dont elle se dépouilla lorsqu'on arriva au terme de la course. Ce manteau rouge couvrit le cercueil jusqu'à l'heure de la crémation.

Turin se souviendra des obsèques de Luigi Rossi.

### BONAPARTE ET LE SUICIDE

Le récent suicide en wagon d'un jeune soldat nous rappelle un curieux ordre du jour daté du palais de Saint-Cloud, le 22 floréal an X, et signé Bonaparte :

« Le grenadier Gobain s'est suicidé pour des raisons d'amour. C'était, d'ailleurs, un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

« Un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions. Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

« S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu. »

### UN CHEF DE POLICE ARRÊTÉ

On mande de Saint-Petersbourg que le chef de la police de Kiew, le colonel Kulobsko a été arrêté, ces jours-ci, pour concussion. Il aurait détourné des sommes importantes qui étaient destinées à assurer un service spécial pour la sécurité du tsar, lors du voyage au cours duquel M. Stolypine fut assassiné.

Le nommé Paeljaka, accusé de crime politique, a été arrêté. On a trouvé chez lui des documents importants, parmi lesquels une carte qui lui avait été remise par Kulobsko pour assister aux fêtes qui eurent lieu en août.

### UN CROQUE-MORT ÉGARE SON MORT

Au pas régulier du cheval funèbre, un convoi mortuaire suivait l'avenue d'Italie. Un croque-mort escortait le corbillard. La route était longue, la température douce. Une soif inextinguible desséchait le gosier de l'employé des pompes funèbres. De temps en temps l'homme obliquait soit à droite, soit à gauche, et allait se rafraîchir chez le marchand de vin voisin. Si bien qu'arrivé à la porte d'Italie il était ivre à tel point qu'il oublia la mission dont il était chargé. Le convoi était déjà loin lorsqu'il se souvint. Il se hissa dans un fiacre et chargea le cocher de retrouver le corbillard. C'est en vain que l'automédon explora pendant une heure la route qui mène au champ de repos. Il ne trouva rien. Le croque-mort, pendant ce temps, s'était endormi et cuvait son vin, doucement bercé par les cahots du fiacre.

Le cocher, impatienté, réveilla son « client »

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**TUÉ SOUS UN ÉBOULEMENT.** — Un homme travaillant dans une glaisière lorsqu'un éboulement se produisit, et le malheureux ouvrier fut complètement enseveli.

Son fils se précipita à son secours, et après de nombreux efforts parvint à le dégager, mais l'infortuné avait cessé de vivre. SAINTE-COLOMBE.



**ENTRE CHIFFONNIERS.** — Tandis que deux chiffonniers, homme et femme, dînaient tranquillement en compagnie de leur beau-frère, une bande de biffins apparut à la porte de leur demeure. Les deux époux voulurent s'opposer à l'invasion, mais une fusillade crépita. Des vitres volèrent en éclats. Le beau-frère des assiégés reçut deux balles dans le corps, le chiffonnier eut le bras droit traversé. Quatre des agresseurs purent être arrêtés. SAINT-OUEN.



**SAUVAGE AGRESSION.** — Son travail terminé, un employé d'usine regagnait son domicile quand surgirent de l'ombre quatre individus qui se jetèrent sur lui et le rouèrent de coups jusqu'à ce que le pauvre diable eût perdu connaissance. Puis ils s'enfuyèrent. On possède heureusement leur signalement. PUISEUX-LE-HAUTBERGER.



**COUPS DE FEU SUR UN TRAIN.** — Au passage de l'express de Paris à Angers, des individus postés le long de la voie ont tiré sur le train plusieurs coups de revolver. De nombreuses vitres furent brisées, mais, par bonheur, aucun voyageur ne fut atteint. JUVISY.

et le pria de bien vouloir solder le chiffre marqué au taxi. L'ivrogne s'y refusa, prétextant le manque de sagacité de son conducteur. Et le cocher, furieux, s'en vint déposer une plainte au commissariat du quartier du Jardin des Plantes.

### LE MARIAGE DE REMY COUILLARD

Qui ne se souvient encore de Remy Couillard, l'un des protagonistes les plus fameux dans la ténébreuse affaire de l'impasse Ronsin.

Pour avoir eu le sommeil trop lourd pendant une certaine nuit, le jeune domestique du peintre connut les plus rudes alternatives. Soupçonné, arrêté, libéré, il devint, un peu grâce à son patronyme, le favori de la gouaillerie camarade des faubourgs.

Remy Couillard figura dans toutes les revues de fin d'année. Puis il partit défilé dans d'autres revues dans une garnison de l'Est. Le voici revenu et, réalisant un vieux rêve, il a sagement appris un métier, celui de chauffeur d'automobile.

Remy Couillard l'exercera à Paris.

Au mois de mars prochain, il épousera, dans un petit village berrichon, où il est né lui-même, une gracieuse et jolie couturière de dix-neuf ans.

### LA GARDIENNE DE PHARE

Le sous-préfet de Lorient, entouré des notabilités de la ville, a remis solennellement la médaille d'or du ministre de l'Intérieur à Mme Matelot, veuve du gardien du phare de Kerdonis, dont on se rappelle la courageuse attitude lorsque, son mari agonisant, elle tourna elle-même toute la nuit, avec ses enfants, la lanterne du phare.

## LES HÉROS DE LA MER — QUATRIÈME SÉRIE

(Voir la notice page 11.)



# Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

**UNE FEMME TERRIBLE.** — Après une scène avec son mari, sa femme le quitta. Le mari se rendit au nouveau domicile de la femme. Elle était absente; il en profita pour lui enlever des habits, du pain et du beurre. Lorsqu'elle s'en aperçut une demi-heure plus tard, la femme se mit à sa recherche. Elle la rencontra dans un estaminet. Au cours de la scène qui se produisit alors, le mari lui porta à l'aîne droite de violents coups de pied.

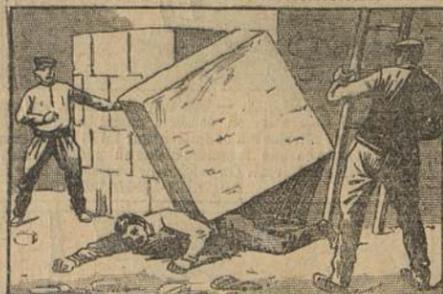
Voulant se venger, elle regagna son logis et s'y arma d'un couteau. Elle retrouva son mari dans un autre estaminet et le somma de sortir. Il obéit, mais, à peine dehors, les époux en vinrent aux mains.

D'un coup de tête le mari terrassa sa femme. En tombant celle-ci se fit une contusion à l'œil gauche. Se relevant aussitôt, la femme sortit de sa poche le couteau et en porta un coup à son mari qui fut blessé à la gorge.

An poste de police, où les deux époux se rendirent, le docteur leur a donné des soins; leur état n'est pas très grave. **ROUBAIX.**



**VENGEANCE DE FEMME.** — Un client d'un débit de vins se plaisait à colporter la débauche, de sorte que celle-ci était sans cesse l'objet de violents reproches de la part de son mari. Devant le juge de paix l'individu maintint ses diffamations. Quand il revint dans le débit, la femme outragée tira sur lui deux coups de revolver qui le tuèrent net. **TOURCOING.**



**ÉCRASÉ PAR UN BLOC.** — Aux ateliers de construction du Nord et de l'Est des ouvriers travaillaient autour d'un pont roulant. Soudain un énorme bloc, pesant plus de 3.000 kilos, se détacha du pont et s'abattit sur un des ouvriers. Le malheureux, horriblement écrasé, a succombé peu après. **AVENES.**

**CURIEX ACCIDENT.** — Un propriétaire reconduisait en voiture un docteur à Saint-Venant. L'attelage s'était engagé sur le chemin longeant le canal d'Aire à Labasse, quand, tout à coup, entre les ponts de la Biette et de l'Épinette, le cheval, pris de peur, se cabra.

Le docteur sauta à terre au moment où le cheval tombait à l'essai, entraînant avec lui la voiture et son conducteur. Par un hasard extraordinaire, le cheval se mit à nager jusqu'à l'autre rive, remorquant la voiture qui faisait radeau. Le conducteur put ainsi atteindre la berge. A ce moment, le cheval coula et se noya. **HAZEBROUCK.**



**UNE EXPLOSION.** — En entrant avec une lumière dans un hangar où se trouvaient des bidons de benzol, un concierge provoqua l'explosion d'un des bidons et se trouva aussitôt enveloppé de flammes. Des ouvriers accoururent, et purent éteindre le feu qui environnait le malheureux. Mais il était grièvement brûlé. **DOUAI.**



**SCÈNE SANGLANTE.** — Au moment où un maçon entraînait dans un estaminet, il fut attaqué par plusieurs individus qui l'assommèrent à coups de matraque. La figure inondée de sang il put s'écarter jusqu'au poste de police où il fut dirigé sur l'hôpital. On croit qu'il s'agit d'une rivalité amoureuse. **ROUBAIX.**

# DEUX DUELS DU MARDI GRAS

Dans la vaste salle du château que le jour naissant commençait à éclairer, tandis que les lumières achevaient de se consumer, une jeune femme agenouillée se traînait aux pieds d'un homme aux traits durs, revêtu d'habits somptueux.

La baronne Frida de Wœrthal venait implorer du grand-duc de Schellingen la grâce de son mari, Otto de Wœrthal.

La justice avait été sommaire. Otto, marié depuis peu, avait ce soir du Mardi gras conduit sa jeune femme au bal de la cour.

Un bellâtre, le comte de Kappelbach, s'était permis, au sujet de la baronne, une plaisanterie de mauvais goût. Le mari avait relevé l'insulte et frappé l'insolent.

Une rencontre était inévitable et l'on décida qu'elle aurait lieu sur-le-champ, dans les jardins mêmes du château.

L'affaire ne fut pas ébruitée et deux amis fidèles consentirent à servir de témoins.

Il fallait, pour accepter pareille mission, une amitié sincère, car le grand-duc de Schellingen avait, sur le duel, des idées très arrêtées.

Des rencontres ayant continuellement lieu entre les gentilshommes de la cour ou les officiers de son armée, il punissait avec la dernière rigueur ceux qui étaient allés sur le pré, et quand il s'était produit mort d'homme, le prince était inexorable: il réunissait sur l'heure un conseil de guerre, et le survivant des deux adversaires entendait prononcer une sentence de mort, exécutée dans le plus bref délai.

Or, tel avait été le cas du baron de Wœrthal: dans les jardins de la cour, le duel avait eu lieu, à la lueur de lanternes, tenues par des valets.

Le comte de Kappelbach, qui avait reçu au cœur un coup de pointe, était tombé pour ne plus se relever.

Le grand-duc, prévenu, avait fait arrêter le baron de Wœrthal chez lui, avant même qu'il ait eu le temps de prendre la fuite.

Traduit devant un conseil de guerre, réuni à la hâte, après un simulacre de jugement, l'adversaire du comte s'était vu condamner à mort.

En apprenant la nouvelle, sa jeune femme s'était rendue au château, espérant fléchir le prince.

Et, c'est ainsi que la baronne Frida implorait à genoux la clémence du grand-duc.

Il l'avait écoutée avec indulgence d'abord, puis, l'impatience l'avait gagné, et c'était presque durement, avec sa rudesse de vieux soldat, qu'il lui répondait maintenant:

— Il est inutile d'insister, madame. Votre mari a désobéi à mes ordres. Il sera puni.

— Otto est si jeune, Altesse, fit-elle.

— Le baron savait à quoi il s'exposait.

— Il n'a pas su résister à un mouvement de colère, quand il m'a vue insultée par le comte de Kappelbach...

— On doit savoir maîtriser sa colère...

— Altesse, nous sommes unis depuis si peu de temps, pitié... grâce pour lui!

— Je veux un exemple! s'écria le grand-duc en frappant du pied. Monsieur de Wœrthal subira sa peine. Retirez-vous, madame...

A ce moment, sur le pavé d'une des cours du château, sous les fenêtres mêmes de la grande salle où ils se trouvaient, en ce moment, on entendit un bruit de pas, qu'accompagnait un cliquetis d'armes.

— Ciel! cria la baronne en se relevant d'un bond, se pourrait-il?...

— Madame, encore une fois, retirez-vous! dit le prince en faisant un pas vers elle.

\* Mais elle avait été plus rapide que lui, et, courant à la fenêtre, elle s'y accrocha désespérément.

Son mari venait de passer, escorté de soldats... c'était le piquet d'exécution.

Blême d'effroi, elle regarda encore... entendit un commandement... Puis, poussant un cri d'horreur, tomba sans connaissance sur le parquet... Une décharge de mousquets venait d'éclater...

Le lendemain, le plus grand émoi régnait au château de Schellingen, où tout le monde était bouleversé: on venait de s'apercevoir de la disparition du fils unique du grand-duc, de l'héritier de la couronne, un enfant de six ans, le prince Léopold de Schellingen!

Malgré tout son courage de soldat, le grand-duc, demeuré veuf à la suite de cette naissance, ressentit un coup terrible.

Des recherches entreprises de tous côtés n'aboutirent à rien: le prince Léopold jouait dans les jardins du château avec son gouverneur, quand l'attention de celui-ci s'était trouvée attirée par une querelle entre valets.

En revenant, au bout d'un instant à l'endroit même où il avait laissé son pupille, l'enfant avait disparu...

Nul bruit de lutte... Pas un cri... C'était incompréhensible.

Présentant une vengeance de la part de la baronne de Wœrthal, le grand-duc ordonna qu'on la lui amenât.

La jeune femme demeura introuvable! On sut seulement qu'une heure environ après la découverte de la disparition du prince, une berline qui avait longtemps stationné sur la route bordant les murs du parc royal, était partie au galop de deux chevaux dans une direction inconnue.

On y avait vu monter une femme vêtue de noir, le visage couvert d'une mantille de den-

telle et qu'un homme aidait à porter un lourd paquet...

Dès lors, le grand-duc de Schellingen était fixé, il avait compris que c'était bien la baronne de Wœrthal qui lui avait ravi son fils...

Toutes les cours d'Europe furent averties et de diligentes recherches faites partout...

L'an suivant, pourtant, le grand-duc trouva sur sa table, sans que personne pût dire d'où elle venait ni qui l'avait portée là, une lettre contenant ces lignes:

« Rappelez-vous, Altesse, la nuit du Mardi gras de l'an 1753. »

Aucune signature au bas du mot, mais l'écriture était reconnaissable pour être celle d'une femme.

Et chaque année, à partir de cette date, le même fait se reproduisait pendant douze longues années...

Malgré toute la vigilance des gardes et du personnel du château, jamais on ne put découvrir comment, d'une façon ou d'une autre, le papier maudit se trouvait placé sous les yeux du grand-duc.

Son chagrin s'était accru de cette effrayante obsession qui chaque année lui rappelait la perte de son fils tant aimé.

C'était le soir du Mardi gras.

Depuis le malheur arrivé il y avait douze ans, il n'y avait plus de fêtes données à la cour, le prince étant devenu de plus en plus morose.

L'une de ses nièces, la princesse Anna, devant prochainement se marier, cependant, un bal avait été organisé à l'occasion du carnaval, à l'Opéra, et sur les pressantes supplications de la jeune fille, le grand-duc avait promis d'honorer la fête de sa présence, ne fût-ce qu'une heure au moins.

Le prince parut dans sa loge et fit ensuite le tour de la salle de bal, avec la princesse Anna au bras.

Ne voulant pas, par son air triste, s'imposer en trouble-fête au milieu de cette jeunesse, il se retira peu après et entra au château...

L'œil inquiet, il pénétra dans sa bibliothèque et traversa plusieurs salons... Du regard, il cherchait la lettre damnée qu'il recevait tous les ans.

Il poussa un soupir de soulagement: elle n'était pas là! Pour une fois donc, enfin, on avait eu pitié de sa douleur profonde!...

Ayant prié qu'on le laissât seul, il était assis dans un fauteuil, la tête plongée dans ses mains, il demeurait rêveur, quand il entendit un bruit de pas, allant se rapprochant, et bientôt deux officiers de la garde royale amenaient devant lui un autre officier, un tout jeune lieutenant de hussards, aux traits défaits, mais qui cherchait à montrer du calme.

— Qu'est-ce là? interrogea le grand-duc, en se levant de son siège, l'air dur d'être ainsi dérangé à cette heure de la nuit, alors qu'il avait congédié tout son monde.

— Altesse, fit l'aîné des deux officiers, en faisant un salut militaire, au bal de l'Opéra, une altercation s'est élevée entre cet officier aux hussards et le chevalier de Barmen. Une rencontre a eu lieu quelques instants après, dans la propriété du chevalier, et...

— Et? interrogea le grand-duc.

L'officier qui venait de parler s'inclina en ajoutant:

— M. de Barmen n'est plus...

Le prince se tourna vers le prisonnier.

— Votre nom? demanda-t-il durement.

— Lieutenant Léopold.

Malgré lui, l'Altesse fit un soubresaut.

— C'est un prénom cela, continua-t-il. Je vous demande votre nom?

— Je ne m'en connais pas d'autre.

— Votre âge?

— Je viens d'avoir dix-huit ans.

— Vous connaissez l'édit royal?

— Quiconque se sera battu en duel sera sévèrement puni. En cas de mort d'homme, l'adversaire demeuré vivant sera passé par les armes, dit le jeune officier, comme s'il répétait une leçon apprise par cœur.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— J'avais été insulté...

— Vous savez ce qui vous attend?

— La mort, fit le jeune homme avec calme.

— Allez, dit le grand-duc, en faisant un geste aux deux officiers de la garde, et veillez à ce que prompt justice soit faite!

La petite troupe qui escortait le lieutenant Léopold traversa, aux premières heures du jour, le champ de manœuvres, et s'arrêta enfin sur la lisière d'un grand bois.

Le prisonnier fut adossé à un arbre, le peloton d'exécution placé devant lui... on entendit un ordre bref, aussitôt suivi de douze coups de mousquets.

Le lieutenant Léopold avait payé sa dette...

Mais, ce soir-là, tandis que, dans l'obscurité grandissante, le grand-duc faisait sa promenade solitaire habituelle dans les bois attenants au parc-royal, il put entendre ces paroles murmurées tout près de lui:

« Rappelez-vous, Altesse, la nuit du Mardi gras de l'an 1753. Vous avez fait assassiner le prince Léopold comme douze ans auparavant le baron de Wœrthal. »

Le prince porta la main à son col, il étouffait. Il voulait parler, il ne le pouvait pas...

Et dans la nuit, une ronde trouva le grand-duc de Schellingen, dans les bois, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

H.-R. W.

# Les Faits-Divers de la Semaine (Suite et fin).

**AU FOND DE LA MINE.** — Un manoeuvre poussait des wagonnets de minéral au fond de la mine d'Anderny-Chevillon, quand l'idée lui vint de cacher la lampe d'un autre manoeuvre.

Quelques instants plus tard, ce dernier ayant eu besoin de cet objet, chercha sa lampe partout pour la plus grande joie de son camarade.

Finalement, il se décida à montrer à l'autre l'endroit où il avait caché ladite lampe. Au lieu de le remercier, celui-ci lui dit: « Si tu recommences à cacher ma lampe, je t'en fais un coup sur la tête. » — Tu n'es pas si malin que ça », riposta le farceur.

Aussitôt le manoeuvre lui appliqua sur le crâne un vigoureux coup de lampe. Il tomba, se blessant à la jambe. Vivement le blessé se releva, la tête ensanglantée.

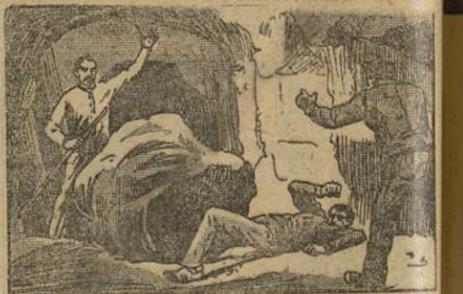
Le chef de poste fit remonter au jour le blessé et l'agresseur, mais en arrivant au bureau du chef porion, l'agresseur joua des jambes. On ne sait où il est parti.

TUCQUEGNIÉUX.



**ACCIDENT MORTEL.** — Pendant la nuit, un jeune homme partait avec un cheval de renfort à la rencontre de sa mère qui est messagère. Trompé par la neige, le malheureux tomba du haut d'un talus de trois mètres et ne put se relever. Il mourut d'une congestion. Le cheval revint seul à l'écurie. On se mit à la recherche du conducteur. On ne trouva que son cadavre.

AUTOIREILLE.



**LA MORT DU MINEUR.** — Remarquant qu'un bloc de pierre menaçait de se détacher du plafond d'une galerie et de tomber sur ses deux manoeuvres, un mineur fit reculer ceux-ci et essaya de désagréger le bloc avec sa pince. Il y réussit, mais le bloc atteignit un des manoeuvres à une jambe. Le pauvre homme dut subir l'amputation de ce membre. Il mourut quelques heures plus tard.

JOUDREVILLE.

**UNE VENGEANCE.** — Pendant la nuit des inconnus, par un mobile de vengeance, escadèrent le mur du presbytère, fracturèrent les portes et, pénétrant dans les chambres à coucher, frappèrent avec un instrument contondant le curé et sa vieille servante qui a reçu deux graves blessures au front.

Le curé, atteint à l'arcade sourcilière droite, est dans un état grave.

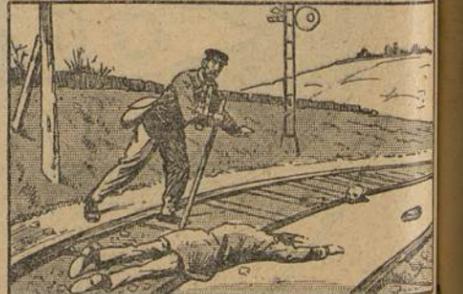
Deux personnes du pays, arrêtées, ont été relaxées.

CHARLEVILLE.



**UN DOUANIER NOYÉ.** — Deux douaniers de service près du pont-levis du canal du Rhône au Rhin, apercevant une piste suspecte, s'aventurèrent sur la glace; mais celle-ci se rompit sous leur poids. Les deux hommes tombèrent à l'eau. Un cafetier, accouru à leurs cris, put sauver l'un d'eux, mais le second se noya. Le malheureux laisse une veuve et quatre petits enfants.

FROIDEFONTAINE.



**BROYÉ SUR LA VOIE.** — En faisant une tournée de surveillance, un poseur de la voie a découvert sur les rails le corps d'un homme effrayamment mutilé. La tête était écrasée et se trouvait loin du corps ainsi que la main gauche. Le défunt, âgé de 60 ans, était sourd. Sa mort est certainement due à un accident.

VITTEL.

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

**Concours n° 37 (8 séries)**

**LE COMMISSIONNAIRE MÉLOMANE**

**SOLUTIONS**

- 1<sup>re</sup> Série Tableaux.
- 2<sup>e</sup> — Linge.
- 3<sup>e</sup> — Bijoux.
- 4<sup>e</sup> — Cristaux.
- 5<sup>e</sup> — Vêtements.
- 6<sup>e</sup> — Livres.
- 7<sup>e</sup> — Vaisselle.
- 8<sup>e</sup> — Argenterie.

**LISTE DES GAGNANTS**

1<sup>er</sup> Prix : Un bureau de dame Louis XV en palissandre et marqueterie avec cuivres. — M<sup>lle</sup> France Legay, à Lunville.

2<sup>e</sup> Prix : Une montre à remontoir en argent pour homme. — M. A. Féraud, rue Mareau, à Port-de-Bouc.

3<sup>e</sup> Prix : Une ravissante jardinière en cristal taillé avec monture en cuivre. — M. Jotin, rue de la Sinne, 18, à Mulhouse.

4<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> Prix : Un très beau nécessaire à cacher dans un corin. — M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Balperron, Paris. — Parrey, Romilly. — Pouilly, Lille. — Hautbont, Amiens.

8<sup>e</sup> Prix : Une jolie pelle à sucre. — M<sup>me</sup> Evezard, à Deuil.

9<sup>e</sup> Prix : Une jolie pelle à tartes. — M<sup>lle</sup> Mortel, à Vieux-Moulins.

10<sup>e</sup> Prix : Un beau service à découper dans un écorin. — M. Beigneux, à Clermont-Ferrand.

Du 11<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix : Une charmante garniture comprenant broche et pendentif en métal vieil argent. — M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Lévebardon, Targnat. — Cateley, Domart. — Vivier, Lyon. — Savreux, Courrières. — Richez, Vergennes. — Sauge, Commercy. — Guichard, Lons-le-Saunier. — Chabrand, Aix-en-Provence. — Calanne, Lille. — Bretin, Grenoble. — Chevalier, Bruyères. — Burnichon, Tarare. — Chabrand, Puteaux. — Vasseur, Choisy-le-Roi. — Paddrae, Fajoles. — Lager, Paris. — Vidal, Lyon. — Canapville, Méry. — Nollin, Saint-Dizier. — Achard, Pont-en-Royans. — Roche, Besançon. — Constant, Dijon. — Le Houx, Brest. — Laroche, St-Dizier. — Demaret, Feignies. — Richard, Nancy. — Dalrieu, Cette. — Rigaud, Besançon. — Gascon, Les Lilas. — Butté, Essonne. — Lolsel, Prémont. — Ferrin, Brest. — Doyen, Arras. — Lacroix, Lyon. — Gauthier, Longemaison. — Jacobs, Epernay. — Couvez, Lille. — Chérot, Roanne. — Perrot, Vauvert.

Du 51<sup>e</sup> au 85<sup>e</sup> Prix : Une gentille épingle de cravate fantaisie. — M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Ostanc, Loers. — Verrier, Saffres. — Delattre, Fargues. — Ledaphin, Mayenne. — Mathieu, Montataire. — Duchatel, Dorignies. — Marel, Angers. — Lequippé, Vanves. — Lecouillard, St-Pol. — Lonnet, Ronbais. — Wilmot, Tourcoing. — Chalot, Dieulouard. — Charbon, Paris. — Gordinot, Charmes. — Guérin, Saintes. — Larivé, Neuvy. — Cherrier, Rambervillers. — Boquet, Mézières. — Simon, Castillon. — Loquet, Amiens. — Deitte, Bordeaux. — Drou, Orville. — Levent, Any. — Reynaud, Beaucaille. — Decat, Lille. — Etienne, Marseille. — Peysson, Grenoble. — Thuret, Bourges. — Lebat, St-Nazaire. — Lesaffre, Armentières. — Juchat, Trarzel. — Picard, Le Mans. — Audibert, La Girard-d'Asnières. — Chartrez, Estree Blanche.

Du 86<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> Prix : Une délicieuse barrette de nuque. — M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Guyot, Breuil. — Houzé, Wambrechies. — Dumort, Wattrelos. — Giffaux, Courcelles. — Gilottes,

Troyes. — Quéron, La Girard-d'Asnières. — Dezeu, Paris. — Plessard, Rouen. — Gachet, Paris. — Dubois, Moulins. — Lemercier, Paris. — Soriaux, Obies. — Durlet, Nevers. — Follet, Rantigny. — Lusini, Bienville. — Richard, Beauvais. — Thesse, Lille. — Riboulet, Marseille. — Hermitte, Saint-Clément. — Sallier, Marseille. (A suivre.)

**Concours n° 39 (8 séries)**

**LES HÉROS DE LA MER**

**QUATRIÈME SÉRIE**

Vous connaissez tous, mes chers amis, les prouesses accomplies chaque semaine par ces courageux sauveteurs qui, au péril de leur vie, vont d'un cœur joyeux arracher aux flots en furie les malheureux naufragés.

Nous publions, — et cela fera l'objet du présent concours — la silhouette de huit de ces braves.

Pour connaître le nombre des victimes arrachées par eux à la mer il vous suffira de prendre la première lettre de chacun des objets, signes, chiffres, représentés sur chacun des pavillons placés au centre de la boutte. Ces lettres mises en ordre formeront un nombre. C'est ce nombre que nous vous demandons de nous dire.

Ce concours comprendra huit séries. Lorsque paraîtra la huitième série, nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les huit réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

**LISTE DES PRIX**

1<sup>er</sup> Prix : Un splendide phonographe à disques Pavillon fleur recoube, saphir sert et 5 disques à saphir enregistrés double face. — 2<sup>e</sup> Prix : Un magnifique Samovar, complet. — 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Prix : Une ravissante pendulette avec sujet biscuit de Saxe. — 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Prix : Un très beau service comprenant une timbale, un rondet, un coquetier, dans un écorin. — Du 7<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> Prix : Une très jolie glace biseauté avec trumeau. — Du 14<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix : Un ravissant bracelet jonc, plaqué or. — Du 21<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix : Un charmant porte-monnaie. — Du 51<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> Prix : Un joli tableau avec son cadre. — Du 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> Prix : Une délicieuse breloque porte-bonheur.

**SCIENCE MAGIE**

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'hydropisie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Écrire n'engage à rien. Écrivez : M. CHAUVEL, Libraire, 27, rue Laferrère, Paris.

**INFAILLIBLE ET SÉRIEUX**

Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulevard St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

**APIL**

détruit pour toujours la racine des POILS et duvets, sans douleur en 15 J. Repousse impossible. APIL, chimie-partumeur, envoi discret, notice, catalog et un échant. 2 r. Amélot, Paris. GRATIS

**CHAUVES-IMBERBES**

Pour posséder Belle Chevelure ou Superbes Moustaches, demandez à NIOLET, 2, rue Amélot, PARIS, sa méthode gratuite

**Grandes Aventures chez les Derniers Indiens et Peaux-Rouges**

Le vieux Monde n'a guère plus de secrets. Tous les pays, même les plus inaccessibles, ont été parcourus par de hardis voyageurs doublés d'aventuriers qui ont sillonné en tous sens les contrées les plus lointaines, celles qui présentent à notre imagination la plus attractive des émotions. Les héros de la route, tantôt en lutte avec les formidables glaçons du Pôle, tantôt en proie aux climats torrides des régions équatoriales, toujours sur le qui-vive, parcourant sans relâche les forêts sauvages, repaires des fauves contre lesquels il faut lutter et se défendre, terrassés par la fatigue, la souffrance, souvent tenaillés par la faim, quelquefois accablés par la fièvre dévorante d'une soif impossible à étancher, ces hommes supérieurs ont écrit leurs aventures, narré leurs combats et leur infernale existence de coureurs de grands chemins.

☐ Lutte de chaque jour, contre les hommes sauvages et anthropophages, luttés contre les bêtes, tigres ou panthères dissimulés dans la brousse ou la forêt et prêts à bondir sur la proie qui passe, luttés contre les éléments, cyclones, tempêtes, mers déchainées, telle est la vie de ces pionniers hardis que rien ne rebute et dont le courage reste indomptable.

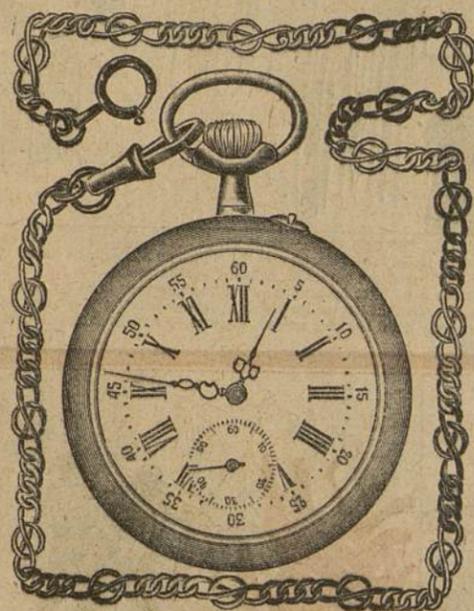
☐ Il faut lire cela dans cette collection d'ouvrages que nous présentons et parmi lesquels se trouvent ceux de LOUIS BOUSSENAUD, l'immortel romancier, doublé d'un voyageur intrépide, qui a vu, souffert ce qu'il décrit : Transformé en Peau-Rouge, il s'est mêlé aux peuplades sauvages ; il a cheminé dans la brousse, armé jusqu'aux dents, il a traversé les forêts vierges, les pampas. C'est là le secret de la vigueur de ses récits, de l'incroyable attachement qu'ils produisent sur l'esprit de ses lecteurs.

☐ A ces ouvrages, s'ajoutent dans cette même collection, ceux de Binger, Camille Debans, Jules Lermina, Salgari, etc., tous grands écrivains d'aventures, hommes d'énergie et de résolution.

☐ Les cinquante beaux volumes qui composent la collection des Grandes Aventures sont imprimés en format mesurant 0,12x0,19. Ils sont recouverts d'un élégant cartonnage fort avec couverture moderne tirée en camaïeu et constituent une bibliothèque sans rivale, tant par l'abondance de la matière (plus de 800.000 lignes) que par l'émotion passionnante que présentent les récits. Malgré le soin apporté à sa présentation, la collection de Grandes Aventures est vendue à un prix très modique, soixante-cinq francs seulement, l'acquisition en est d'autant plus facile que ce prix est payable avec

**LISTE DES 50 VOLUMES D'AVENTURES**

Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris ..	Louis Bousseaud
Les Bandits de la Mer ..	"
Le Tigre Blanc ..	"
Le Secret de l'or ..	"
Les Mystères de la Forêt vierge ..	"
Les Mystères de la Guyane ..	"
Les Chasseurs de Caoutchouc ..	"
Aventures d'un Gamin de Paris en Océanie ..	"
Le Sultan de Bornéo ..	"
Les Pirates des Champs d'Or ..	"
Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Lions ..	"
Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Tigres ..	"
Aventures d'un Gamin de Paris au Pays des Bisons ..	"
Les Millions de l'Opossum rouge ..	"
Aventures périlleuses de 3 Français au pays des Diamants ..	"
Le Trésor des Rois Caltes ..	"
Les Dames de l'Afrique Australe ..	"
De Paris au Brésil par terre ..	"
Aventures d'un Héritier à travers le Monde ..	"
Deux mille lieues à travers l'Amérique du Sud ..	"
L'Enfer de Glace ..	"
Le Capitaine Casse-Cou ..	"
Sans le Sou ..	"
Voyages et Aventures de Mademoiselle Frigette ..	"
L'île en Feu ..	"
Les Étrangers du Bengale ..	"
Les Aventures de Roule-ta-Bosse ..	"
Le Zouave de Malakoff ..	"
Archipel des Monstres ..	"
Le Fils du Gamin de Paris ..	"
Les Robinsons Italiens ..	Salgari
Les Mystères de la Jungle Noire ..	"
La Reine des Caraïbes ..	"
Les Brigands du Sahara ..	"
Le Tigre de Monpracem ..	"
Aventurier malgré lui ..	Debans
Moumousse ..	"
Le Secret du Vautour de la Sierra ..	Hesketh-Prichard
Dix mille lieues sans le vouloir ..	Lermina
Aventures périlleuses chez les Peaux Rouges ..	Kingston
Les Conquerants de l'Air ..	Brown
L'Océan de Feu ..	Luigi Motta
Fille des Vagues ..	Lefargue
Au Fait de la terre ..	Chambe
Nicolas Pépoff I ..	G. Le Faure
Nicolas Pépoff II ..	"
Le Serment de l'Explorateur ..	Binger
Au Pays des Gauchos ..	Letargue
La Roue Fulgurante ..	de la Hire
Indiens et Aventuriers du Brésil ..	de Alencar



La Montre offerte gratuitement

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

à remplir, signer et adresser à J. FOUQUE, Directeur de la Librairie Populaire et Moderne, 73, Rue Dareau, Paris (XIV)

Envoyez à l'adresse ci-dessous les 50 volumes composant la collection des Grandes Aventures. L'envoi me sera fait accompagné de la Prime gratuite, Montre acier remontoir et chaîne gentleman à laquelle me donne droit mon achat. Je m'engage à payer régulièrement, 6 fr. à la réception de l'envoi et 6 fr. tous les deux mois du 1<sup>er</sup> au 5 jusqu'à complète libération, soit 65 fr. montant de l'achat.

Nom ..... Signature : .....

Prénoms .....

Qualité ou Profession (1) .....

Rue ..... n° .....

à ..... Dép .....

Bureau de Poste .....

Gare la plus proche .....

(1) L'indication de qualité ou profession est de rigueur. Tout bulletin ne la portant pas sera considéré comme nul. Toute commande payée au comptant bénéficie d'un escompte de 10 0/0.

**3 FRANCS** On reçoit la collection entière par Mois dans la huitaine

**10 C. par Jour**

Prix des Abonnements : FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L' AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50<sup>e</sup> pour recevoir franco à domicile. Adresser les demandes : 75, rue Dareau, Paris.

BON N° 4 **CONCOURS N° 39** LES HÉROS DE LA MER BON N° 4

Conservé ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 40<sup>e</sup> concours **APRÈS LE CRIME**



**TRAGIQUE EXECUTION.** — Pour avoir assassiné un de ses amis, un nommé Gøhler allait être décapité par la hache. Près de l'échafaud, il essaya de se débarrasser de ses chaînes. Furieux de son impuissance, il insulta les magistrats, se plaignant d'être victime d'une erreur judiciaire et poussa des cris déchirants. Pour coucher Gøhler sur le bois de justice, il fallut faire appel à six hommes. ALLEMAGNE.



**LE STOICISME D'UN CHEF DE GARE.** — Au moment où arrivait une rame de wagons, le chef de gare traversait la voie. Son pied gauche se prit dans un contre-rail et il ne put le retirer. Alors il se coucha sur le sol et s'allongea le plus possible, de façon à ne laisser que son pied sur le rail. La rame de wagons lui broya le pied. HAUTMONT.



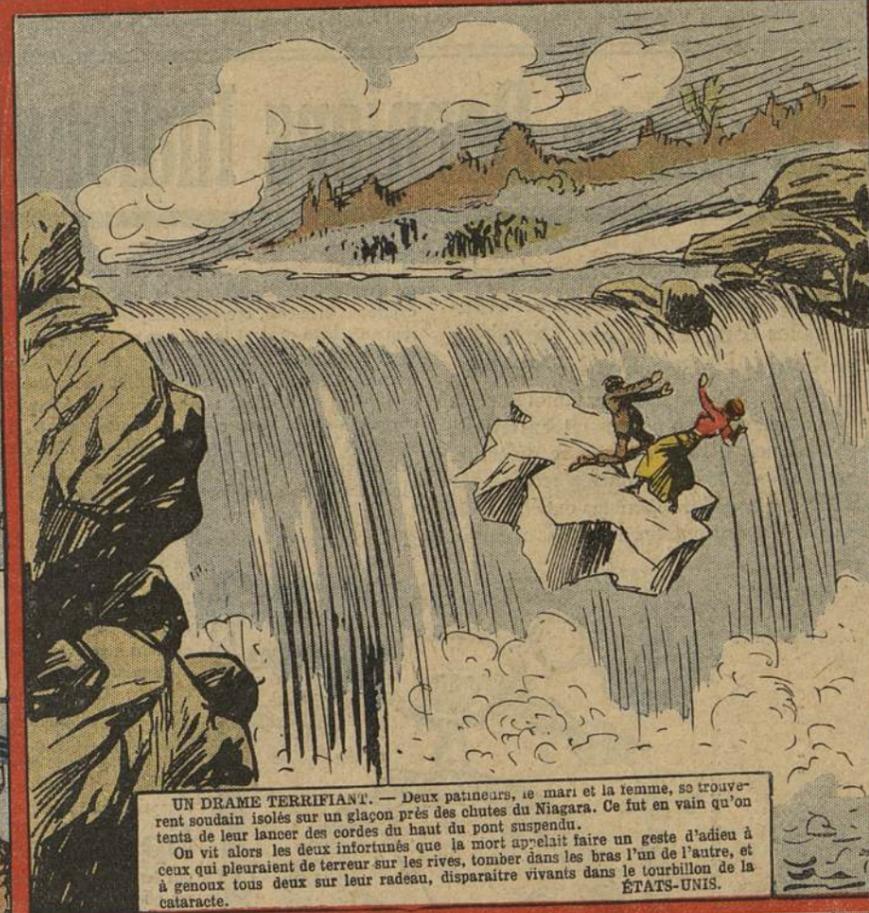
**LE REAUX DE LA TERREUR.** — Les atrocités continuent dans les villages macédoniens. Au milieu de la cérémonie d'un mariage bulgare dans le village de Smylar, une bande de onze Bulgares fit irruption dans l'église, se saisit de trois hommes de l'assistance, coupa les oreilles de l'un et tua les deux autres à coups de poignards. Leur acte accompli, ils s'enfuirent. MACÉDOINE.



**DOUANIERS ET CONTREBANDIERS.** — Une automobile franchissait la frontière tandis que les deux hommes qui la montaient faisaient feu sur les douaniers. Ceux-ci suivirent à bicyclette. Un pneu de l'auto ayant crevé, les deux chauffeurs descendirent, et, revolver au poing, ils prirent la fuite dans la direction de Lille. Il fut impossible de les rattraper. TOURCOING.



**L'ATTAQUE D'UN TRAIN.** — Des brigands armés ont arrêté sur la ligne de Rock-Island l'express le plus rapide de la ligne. En menaçant de leurs revolvers le garde et le mécanicien, ils ont arrêté l'express. Après avoir accompli un pillage en règle, ils ont fait sauter deux wagons à la dynamite et mis le feu aux débris. ETATS-UNIS.



**UN DRAME TERRIFIANT.** — Deux patineurs, le mari et la femme, se trouvèrent soudain isolés sur un glaçon près des chutes du Niagara. Ce fut en vain qu'on tenta de leur lancer des cordes du haut du pont suspendu. On vit alors les deux infortunés que la mort appelait faire un geste d'adieu à ceux qui pleuraient de terreur sur les rives, tomber dans les bras l'un de l'autre, et à genoux tous deux sur leur radeau, disparaître vivants dans le tourbillon de la cataracte. ETATS-UNIS.



**UN MALFAITEUR LYNCHÉ.** — En plein jour, un voleur volait sur le boulevard Bonne-Nouvelle le réticule d'une menseuse. La foule indignée, se rua alors sur l'escarpe et fit subir un lynchage en règle. Des gardiens de la paix, rusés, réussirent, non sans peine, à arracher le malfaiteur à prompts justiciers, et c'est couvert de blessures que le prisonnier fut conduit devant le commissaire de police. PARIS.



**APACHES MAL REÇUS.** — Au moment où un receveur du tramway Pantin-Opéra réclamait le prix des places à quatre individus assis à l'impériale, ceux-ci firent feu sur lui sans l'atteindre. Le receveur s'arma de sa barre d'aiguillage. Il en asséna un coup terrible sur le crâne d'un de ses lâches agresseurs qui, tombant de l'impériale, roula inanimé sur la chaussée. PARIS.

**TERRIBLE COLLISION.** — Dans une pente rapide, une automobile conduite par un marchand de cycles, accompagné de son contre-maitre, entra en collision avec un char à bancs dans lequel se trouvaient deux hommes. Cheval et voiture passèrent par dessus l'auto. Le marchand n'eut que des blessures légères; son contre-maitre avait la poitrine défoncée par le brancard; les deux autres hommes étaient dans un état désespéré. LORIENT.



**ENDORMI DANS LES FLAMMES.** — Deux charretiers apercevant un tas de fumier en feu s'en approchèrent. Ils trouvèrent endormi au milieu des flammes un cheminier dont les vêtements commençaient à flamber. Ils le réveillèrent, mais ils durent soutenir une lutte contre la brute qui refusait de quitter la place. PLESSIS-PATÉ.



**UN CIMETIÈRE DÉTRUIT.** — Par suite de la crue du Tage le mur de soutènement supérieur du cimetière de Santarem s'est écroulé sur le mur inférieur démolissant des tombeaux; des cercueils, des ossements, et des cadavres dispersés gisent dans la boue. PORTUGAL.

**MORT A L'AUTEL.** — Au moment où un prêtre disait la messe dans une petite chapelle et élevait l'hostie, un rocher, se détachant d'un toit, tomba sur l'autel et le prêtre fut décapité. L'enfant de chœur, à la place du prêtre, eut la jambe broyée. A la place du prêtre, effondré jaillit une source d'eau sulfureuse. PORTUGAL.